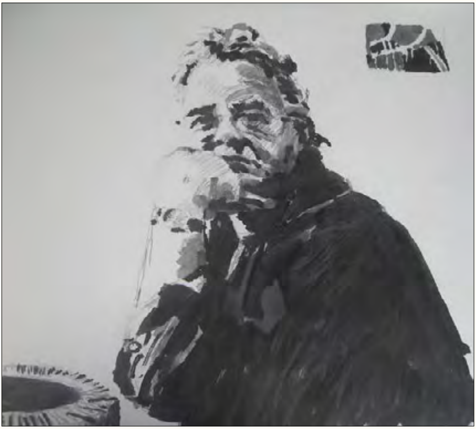
Serge Fisette

Abécédaire en forme de mère

Postface de Gilles Daigneault

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Portrait de Serge Fisette par Alain-Marie Tremblay.

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage comprend deux volets complémentaires : un volet « écriture » et un volet « sculpture ».

ÉCRITURE

Dans un premier temps, j'ai rédigé un texte intitulé *Abécédaire en forme de mère.* Il y est question d'un fils écrivant sur sa mère (décédée), l'objectif étant de rendre héroïque ce « travail » qui consiste à être une mère. Le texte s'attarde donc sur la vie et l'œuvre d'une femme. Et ce, de la même manière que l'on relate « la vie et l'œuvre » d'une personnalité célèbre ayant marqué l'Histoire.

À ce travail d'écriture proprement dit s'ajoute un second aspect parallèle, soit des descriptions de photographies, lesquelles sont placées en retrait dans le texte. Ainsi, dans quelques-uns des chapitres est montrée « avec les mots » une photo de ma mère à différents âges et dans différentes circonstances. Ces photographies font l'objet d'un commentaire sans toutefois être présentes dans le livre. Il s'agit, dira-t-on, de... photographies fantômes.

SCULPTURE

Dans un deuxième temps, j'ai réalisé vingt-six sculptures, une pour chaque chapitre de l'abécédaire. Elles sont élaborées à partir / autour de vingt-six tiroirs. Ces tiroirs sont tous des « objets trouvés ». Tantôt, ils ont été rafraîchis ou carrément retravaillés, tantôt, laissés comme tels, avec l'intention de servir de « socles », de « présentoirs », de « supports » pour les sculptures-installations.

Les titres des sculptures proviennent d'un bout de phrase choisi dans chacun des vingt-six chapitres. Au premier chapitre, par exemple, j'ai retenu *les mots sortis de la tête.* Cela est devenu le titre de la sculpture, en même temps qu'il en a « orienté » le contenu.

Abécédaire en forme de mère

À mes sœurs, mon frère,
la familia, *ce qu’il en reste.*

La fragilité des affaires humaines se reflète dans l’idée de raconter. Je raconte des histoires en utilisant la photographie et l’écriture, en les juxtaposant, en les confrontant. Je peux ainsi me libérer de la linéarité du temps et de ses contraintes, entremêler les temporalités, les commencements et les épilogues, travailler sur le fragment.

Frédérique Bouet
Interlock

AMOUR

Comment commencer autrement ? Avec quel mot choisi entre tous : Amour ? Un mot-piège assurément tant sont démesurées son ampleur, sa résonance. Tant il a été... galvaudé. Jusqu’à la dilution. Un mot fragile aussi. Le plus fragile de tous peut-être ? Incontournable ici. Dans la circonstance d'un fils écrivant sur sa mère. Défunte.

L'amour maternel ! L'expression est convenue, presque un lieu commun. Le seul amour qui soit véritable, dit-on, le plus fort. L'amour *extrême*. Qui dure toute la vie, ne se dément pas. Au contraire des autres, on le sait bien, qui s'épuisent et s'en vont. Mais celui-ci est terrible également. Peut vous broyer, vous anéantir. Il a la puissance gigantesque de cela : broyer, anéantir. Plus loin, il faudra y revenir...

Pour l'heure, je veux dire ma mère : sa vie, son œuvre. En faire un chant s'élevant, un cantique. Parce que l'existence et le travail maternels, toujours sont dans l'abnégation, l'anonymat. Et le dévouement forcément. Les petits riens, chaque jour, pendant toute la vie. Sans omission, sans faillir. Épouvantable ! Ahurissant ! D'abord donner la vie. Ensuite donner la sienne. Totalement. Comme je dois le faire, ici, avec les mots. Suivre cet exemple de renoncement, d'effacement. Et que s'élève un chant. Malgré les galvaudages présumés, les dilutions. Être absent de la vie vécue, disait Marguerite Duras, afin de conférer vie au texte. Seul en ce labeur. Devenir comme la mère : dans l'accouchement, l'écartèlement. Connaître cela qu'on nomme les... joies et douleurs de l'enfantement. Le texte, ensuite, en avoir la responsabilité, le faire grandir, le fortifier. Lui prodiguer des soins lorsqu'il sera souffrant, le consoler quand il aura mal. À la fin, le laisser voler de ses propres ailes. Hors de soi. Extirpé des entrailles.

Par l'entremise de la parole, je fais office de succession, continue sa mémoire et sa gloire. Refaire le parcours avec seulement vingt-six mots, en ordre alphabétique, pour dire toute une vie. Le premier d'entre eux, inévitable, le mot Amour. Car c'est ce que je retiens le plus d'elle, ce qu'elle a été le plus. À la fois grandiose et terrifiant. Puis, à la lettre D, le mot Douceur. Car c'est ça qui est à retenir également, une douceur infinie. Ou le mot *Darling* peut-être, comme souvent la désignait l'époux à l'époque, le père, dans l'adulation où il était, le désir…

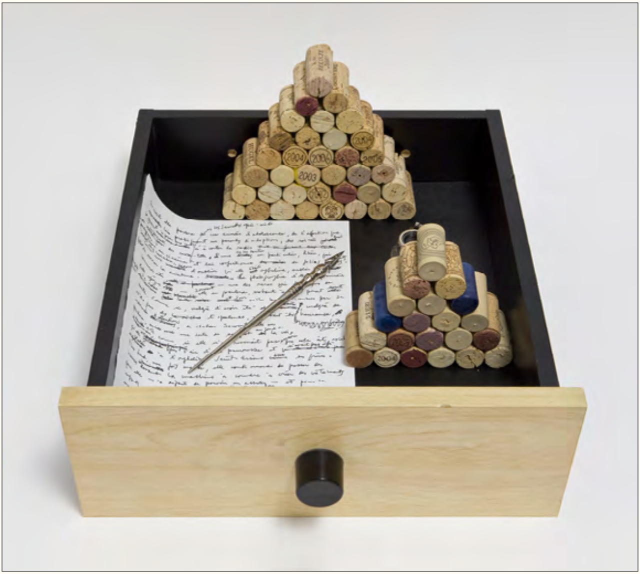
L'époque, ce sont les années 1940. La Deuxième Guerre mondiale. Ma mère est une jeune femme et, à l'instar des autres, elle participe à l'effort de guerre en travaillant en usine. Parmi les copines d'atelier, une certaine Carmen avec laquelle elle se lie d'amitié. Elle est la sœur du père, l'une des sœurs. C'est de cette façon qu'ils vont se rencontrer. Quand ils se voient : le coup de foudre ! Pour lui, le fringant jeune homme de ce temps-là. Fringant, il devient. Toujours le restera. Durant plus de quarante ans, son adorée, sa *darling*. Alors le pont sur le fleuve, il le traverse maintes et maintes fois au retour d'aller la reconduire le soir. En ville où elle habite, à Montréal. Il est tard, le dernier tramway est passé et c'est à pied qu'il doit revenir à la maison. Franchir le pont qui enjambe le fleuve, vers la rive sud. Le cœur battant, palpitant. Marcher sur les eaux…

Sur la photo, un couple se tient debout côte à côte, en plein centre de l'image. Jeunes ils sont, début de la vingtaine probablement. Elle a passé son bras autour de la taille de l'homme et on voit un peu de sa main qui se détache, pâle, sur le complet sombre. La photographie est en noir et blanc, jaunie. Pour prendre la pose, ils se sont postés devant la clôture de bois longeant la cour arrière de la maison. Plus loin, un arbre très haut, coupé en son sommet par le photographe.

On suppose que c'est le printemps à cause des feuilles minuscules qu'on semble distinguer dans l'arbre –

qui n'est pas tout à fait au foyer. Plus loin encore, des hangars, une maison carrée, sans style, avec un escalier collé le long du mur pour monter à l'étage. Le ciel est sans aucun nuage. L'ombre, au sol, indique la fin de l'après-midi. Ce que tendrait à confirmer la tenue soignée des protagonistes, vêtus avec élégance comme pour une sortie. La femme porte une robe dont la jupe est agrémentée de larges plis creux, et des souliers à la mode, l'extrémité trouée laissant voir le bout du pied. Ils ont l'air heureux. Et sages. Elle est tout sourire, épanouie, alors que lui paraît plus timide. Entre eux, il n'y a aucun espace, soudés l'un à l'autre. Sans doute sont-ils fiancés déjà, ou sur le point de l'être. L'homme présente une calvitie naissante au-dessus du front. Celui-là qui traverse le pont, la nuit venue, dans l'humidité glaciale. Transis jusqu'aux os.

J'ai prélevé cette photographie dans l'album-souvenir familial. En le feuilletant, l'idée est apparue de retenir quelques clichés. De les insérer, en aparté, dans la trame du texte. Tous, ils montrent ma mère à différentes époques. De sa première communion à celle, ultime, la notice nécrologique publiée dans le journal. Combiner ainsi mots et photographies. En vue de saisir un pan du mystère entourant le départ, l'absence. Seulement cela à ma portée : les mots sortis de la tête, et d'autres qui seraient la traduction d'images, d'impressions lumineuses sur des carrés ou des rectangles de carton. Les unes de couleurs vives encore ; les plus anciennes brunies avec les années, délavées. Comme si le temps s'y était incrusté.



AMOUR — *Les mots sortis de la tête ;*
Tiroir, page manuscrite, bouchons de liège, plume, encrier ;
17,7 x 34,2 x 36,8 cm

BEAUTÉ

Cela aurait pu être les mots Besogne, ou Bonté, ou Bienveillance. Le mot Bonheur également. Mais ma mère était une belle femme et l'idée de beauté, pour elle, importait. Jusqu'à la fin de sa vie. Même dans les premières années – humbles encore – de mariage, elle trouvera le moyen de rester élégante.

Je revois, enfant, les patrons brun clair, minces et fragiles comme du papier de soie, étalés sur la table de cuisine. Ils sont épinglés au pourtour à intervalles réguliers sur du tissu seyant qu'elle découpe avec de longs ciseaux en suivant le tracé des formes qui, une fois assemblées et cousues, deviennent une robe estivale froufroutante, ou cette autre avec boléro assorti de même couleur mais d'un ton plus pâle.

Des années plus tard, ma mère nous confiera que c'est ce qui l'a... sauvée de travailler ainsi sans relâche, penchée de longues heures sur la machine à coudre Singer, à confectionner des vêtements pour elle et les petits. Des *jumpers* et même des manteaux de fourrure pour les filles, des pantalons de serge aux garçons. Des chandails aussi aux motifs de losanges ou de cerfs patiemment tricotés.

Sauvée de quoi, se demande l'écrivain d'aujourd'hui ? Se lancer à corps perdu dans le labeur éreintant pour oublier, pour ne plus penser ? Ne plus penser à quoi ? Aux conditions matérielles difficiles à tenter de joindre les deux bouts, à tirer le diable par la queue ? C'est pourtant le lot de la majorité des gens à cette époque : la parenté, les voisins, les habitants de la paroisse. À l'insouciance de sa vie de jeune femme, grugée chaque jour davantage par la lourde responsabilité d'élever quatre enfants, de tenir maison ?

Sauvée par l'aspect créateur de la couture, par l'imagination déployée ? À l'inverse des tâches journalières ennuyeuses et répétitives : laver le linge le lundi, repasser le linge le mardi, achever le repassage le mercredi, faire les courses le jeudi, cuisiner le samedi en prévision de la semaine à venir. Sans parler du ménage, des repas, des bas de laine à repriser, le soir, à l'aide d'une ampoule électrique hors d'usage introduite dans la chaussette, le globe bulbeux permettant d'étirer le tissu et de refaire la forme abîmée du talon.

Sauvée du fait que, grâce à ses talents de couturière, ma mère pouvait garnir sa garde-robe de tous ces vêtements qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir, préservant ainsi cette fierté et ce soin attentif porté à son apparence ? Lorsque, les enfants partis de la maison, elle finira par dénicher un emploi dans une banque, elle n'aura de cesse de contrer toutes ces années de vache maigre en se payant enfin le luxe de magasiner à loisir et de s'acheter des tas de chemisiers, robes, souliers, manteaux, *pull-overs* empilés dans les tiroirs à ras bords ou alignés avec précaution dans la penderie, chaque morceau recouvert d'un plastique protecteur. Comme si c'étaient là des signes tangibles d'opulence. Sa caverne d'Ali Baba personnelle et secrète où, chaque matin, elle se faisait belle.

Sur la photo au cadre dentelé, non datée, des jeunes gens sont assis sur une plage. Un homme au centre, entouré de deux femmes qu'il encercle de ses bras. Celle à droite, c'est ma mère. L'homme étant placé un peu en retrait, ce sont les jeunes filles que l'on remarque d'emblée.

Les trois sourient. L'homme et ma mère regardent directement l'objectif tandis que l'autre a baissé les yeux. De loin en loin derrière eux, des groupes de baigneurs, une forêt touffue, une large bande de sable fin qui va s'amenuisant. Le plan d'eau est à peine visible à la gauche de l'image.

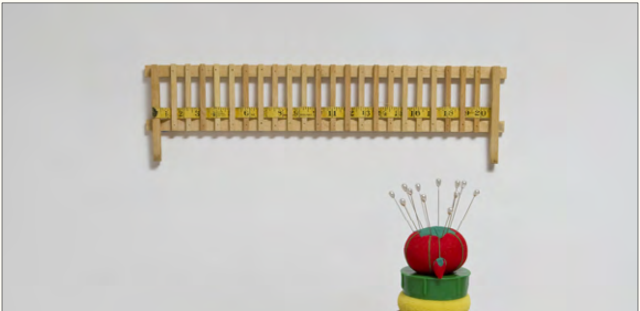
Je ne connais pas l'identité des personnes qui accompagnent ma mère. Ni l'endroit où ils se trouvent. Peut-être à la plage Idéale dont je me rappelle avoir entendu parler ? Très populaire à l'époque. Étonnamment, ils sont encore habillés lorsque est prise la photo. Sans doute viennent-ils d'arriver ? Ou sont-ils sur le point *de quitter les lieux ? On ne sait pas. Ma mère est vêtue d'une jupe foncée et d'un chandail à rayures de style matelot.*

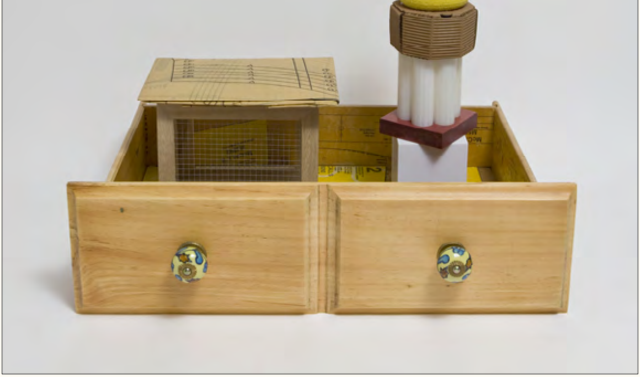
À cause de la foule compacte en arrière-plan, on peut imaginer que c'est la sortie dominicale de deux couples d'amis. Et que c'est le fiancé de ma mère qui prend la photo. Cela est une supposition plausible. Raisonnable. Sinon quoi d'autre ?…

La scène respire le bonheur champêtre, la légèreté, la connivence de la jeunesse dorée.

Éclatante. Même si en Europe, de l'autre côté de l'Atlantique, la guerre sévit, avec sa barbarie. En ce beau dimanche après-midi, lumineux, ils ont convenu d'aller pique-niquer à la plage. Malgré les combats qui ailleurs font rage, les bombardements, les sirènes d'alarme. Malgré les estropiés, les morts qu'on ne compte plus.

Sur la photo, ma mère est dans tout l'éclat de sa beauté. Sans rien présumer encore de ce qui l'attend, adviendra bientôt : la marmaille, la maisonnée. Et la machine à coudre Singer derrière laquelle se réfugier. Une barricade. Pour survivre.





BEAU — *Je revois, enfant, les patrons brun clair ;*
Tiroir, carton, patrons de couture, cage, plastique, éponge, pelote,
épingles, galon à mesurer, bois ;
45,7 x 52 x 40,6 cm

CORNET

Un souvenir me revient. J'ai quatre ans, cinq peut-être. Des copains viennent me chercher pour jouer. Ils patientent sur la galerie. Ma mère me dit que je devrais plutôt rester avec elle dans la maison. Qu'elle va m'offrir des bonbons, même un cornet de crème glacée. Je renvoie les amis. Demeure aux côtés de ma mère, caché dans ses jupes enveloppantes. Utérines. À l'abri du monde extérieur. La quiétude d'être ensemble. Le réconfort. Nous deux uniquement. L'amour filial. L'amour maternel. Soudés l'un à l'autre. Image parfaite du bonheur. Idyllique.

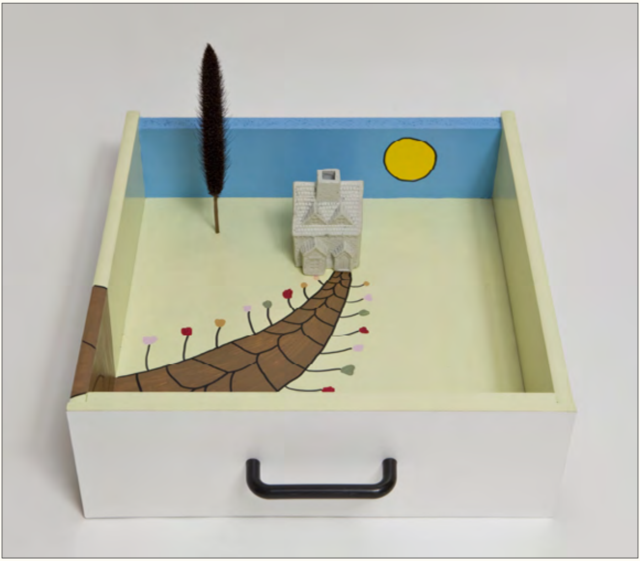
Dans le tiroir, je prends un livre à colorier, des crayons de cire odoriférants. De temps à autre je lève la tête, la regarde en train de passer la vadrouille. Elle sourit. Après, sur la page, le soleil resplendit de jaune canari, le ciel de bleu uniforme. Sans nuage. Vert tendre le gazon, multicolores les fleurs. Au centre, une maison en pierre coiffée d'un toit en pente, percé de lucarnes. Les fenêtres sont fermées. Après, je tiens un cornet à la vanille dans ma main…

Ma mère et son amour possessif. Vampire. L'amour quand il devient chantage affectif. Auprès d'un être sans défense devant cette emprise souveraine. Je me fais prendre au jeu à mon insu, enserrer dans les crocs. L'adulation portée, jusqu'à m'identifier totalement, m'annihiler. Englouti dans un océan de tendresse. Submergé. Un abîme. À me faire dérober tout l'amour que je possède. À ne pas pouvoir aimer aucune autre femme après cela. Aucune qui arriverait à la cheville, serait à la hauteur. Une telle perfection. L'extase.

Les années passent. C'est une soirée familiale. Les hommes ont trop bu et la situation dégénère, tourne au vinaigre. Des paroles fusent, inconvenantes, regrettables. De celles qui dépassent la pensée. Qu'il faudra tenter d'oublier par la suite.

Je me défends d'une accusation lancée, hausse le ton. Ma mère intervient en me disant que je suis… aimé. Je réplique sèchement : « Ah ! tu m'écrases avec ton amour ! » Ma mère éclate en sanglots. Mes sœurs essayent de la consoler. La soirée est terminée. Chacun repart chez soi, le cœur gros, balafré à jamais. Les jupes maternelles arrachées.

Les années passent. Contre toute attente – celle de ma mère surtout qui rêvait que je sois un professionnel, avec un bureau où elle-même travaillerait comme secrétaire-réceptionniste ! – je m'engagerai dans la voie de la création, des métiers d'art. Tourner des vases de faïence, de grands plateaux vernissés où la robustesse des formes contraste avec le pastel délicat de l'émail. Jaune canari. Bleu pâle. Vert tendre. Après me vient l'idée de fabriquer des appliques murales. Une idée étonnante au premier abord, surgie de très loin. Du fond des âges. Des appliques en forme de… cornets de crème glacée. Aux essences variées de fraise, de pistache. De vanille, bien sûr. Comme une manière, enfin, d'exorciser l'enfance, d'arracher encore les jupes maternelles tenaces. Collées à ma peau.



CORNET — *Sur la page, le soleil…*
Tiroir, acrylique, plante, porcelaine ;
20,3 x 34,2 x 35,5 cm

DARLING

J'aime ce mot doux qu'utilisait mon père : *darling!* La tendresse de mon père qui ne se manifestait qu'en de rares occasions. Vite refoulée sous la carapace. À l'instar des hommes de sa génération où virilité égale rudesse, voire brutalité. Des hommes sans mots, en apparence dénués de sentiments. On est loin de la *Carte du tendre* de mademoiselle de Scudéry, de l'esthétique galante dans le comportement amoureux. Quant à l'homme rose, le concept n'est pas encore inventé, le qualificatif à ce moment-là n'étant associé qu'aux homosexuels, affublés par les nazis d'un triangle sur la poitrine.

Tout de même, il y avait ce mot, *darling*, dans le vocabulaire de mon père. Lancé parfois à sa belle. À la dérobée. Surprenant dans sa bouche, presque incongru tant il ne cadrait pas avec le reste du personnage. Du moins l'image qu'il donnait. Où ne figuraient pas les termes douceur, délicatesse. Synonymes de faiblesse. Alors qu'il se voulait droit, fort, inébranlable.

Pendant ce temps, en guise de compensation sans doute, les femmes comme ma mère se pâmaient pour ceux qu'on appelait les chanteurs de charme. Cette pléthore de ténors légers déversant à la radio des sérénades mièvres, mielleuses, les Tino Rossi, Paolo Noël, Gérard Paradis. Ou les bellâtres en gros plan sur les écrans de cinéma, récemment convertis au Technicolor : Tyrone Power, Rock Hudson. Mario

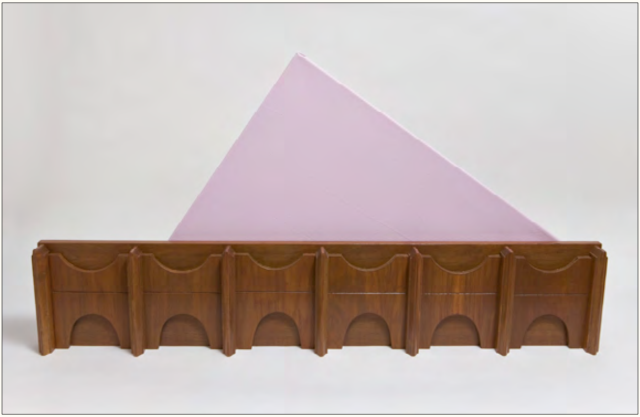
Lanza entonnant « Some Enchanted Evening » dans *South Pacific.*

Dans la vraie vie, cependant, l'heure n'était pas à la romance. On trimait dur. Mon père rentrait tard le soir, le front couvert de suie, travaillant au noir, après son ouvrage, à nettoyer des fournaises à l'huile encrassées chez les uns et les autres des alentours.

C'est le dimanche que mes parents se retrouvaient. Jour du Seigneur, jour de repos. Tandis que les enfants s'amusaient autour de la maison, ils s'enfermaient dans leur chambre sous prétexte de faire une sieste – ce qu'à notre âge, nous ne comprenions pas, étonnés qu'on aille se coucher en plein cœur de l'après-midi ! C'est là qu'ils pouvaient s'aimer un peu. Les caresses fougueuses. Courte trêve dans le train-train quotidien. À susurrer à l'oreille des mots d'amour. Le mot *darling* parmi eux. Avant de reprendre le collier. Ma mère oubliant pour un temps les mâles d'opérette à la chevelure gominée.

Le lendemain, jour de lessive, elle sortirait la machine à laver, sorte de monstre de métal ventru trônant au beau milieu de la cuisine, le « tordeur » tourné au-dessus de l'évier pour l'essorage du linge entre les rouleaux compresseurs. Du poste de radio en bakélite posé sur le comptoir lui parviendrait un autre épisode de *Francine Louvain, bonjour* et du *Calvaire d'une veuve.* À onze heures trente, *Les Joyeux Troubadours,* Gérard Paradis reprenant des succès à la mode. « J'attendrai », popularisé par Rina Ketty.

Sur la photo, un homme et une femme. À l'endos, dans le coin gauche en haut : Chutes Niagara – je reconnais *l’écriture ronde de ma mère, légèrement penchée. Ils posent devant l’entrée d’une maison, debout dans l’allée recouverte d’une mosaïque de tuiles d’ardoise grises. De part et d’autre, la pelouse est rehaussée d’une haie de cèdres parfaitement taillée. Au fond, des rangs de graminées et de géraniums rouges. Le long de la façade, des bouquets sont suspendus. Géraniums également. L’édifice, en lattes de bois peintes en blanc, de style bungalow anglais, est entouré d’une galerie. D’immenses fenêtres à carreaux percent la devanture. Probablement l’hôtel où ils habitent pour un* week-end *de vacances. C’est l’été. On dirait la réplique exacte de la photo prise dans la cour autrefois. Mais en couleurs. Quarante ans plus tard. Mêmes attitudes des corps et sourires radieux sur les visages. Tant d’eau a pourtant coulé sous les ponts depuis. Un couple à la retraite maintenant. Enlacé toujours. Toujours mon père serrant contre lui sa... tendre moitié. Sa* darling.



DARLING — *Un triangle sur la poitrine*
Tiroir, acrylique sur toile ;
60 x 102,2 x 70 cm

ÉCHO

Écrire pour faire écho. Par monts et par vaux, retentissant. Exhaler un cri rauque. Sauvage. Hurler à la mort. Celle de ma mère. Quatre ans aujourd'hui. Le deuil.

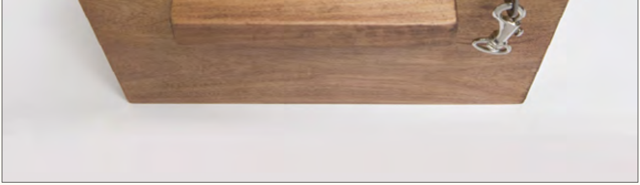
Là, aucune photographie posée devant moi sur la table de travail. Rien. Seul le vide laissé. Seule l'absence. Orphelin jusqu'au bout de l'éternité. Coupé de l'origine première. Ombilicale. Un passé révolu. Définitif. Sans marche arrière possible. Sans plus de généalogie. Hormis la réminiscence par le moyen de la pensée. Détourner les mots comme issue de secours. S'évader du funeste, du funèbre.

Se remémorer.

Remettre en mémoire, parmi d'autres, ces après-midi de congé où ma mère m'invite au cinéma. Elle et moi uniquement. Presque en amoureux. Nous nous donnons rendez-vous chez S. S. Kresge, le « *five-and-ten-cent store* » en vogue. Assis au comptoir, nous commandons un dîner à la dinde, une spécialité de la chaîne. Bras dessus, bras dessous, nous nous dirigeons ensuite vers le Théâtre Champlain, déambulant sur la rue Sainte-Catherine en regardant les vitrines des magasins. En catimini, elle me chuchote à l'oreille : « Appelle-moi pas môman. Appelle-moi Jacqueline ! »

Dans la salle obscure, deux films d'amour entrecoupés d'une pause où nous nous payons une Cherry Blossom et un sac de *chips* Maple Leaf. Puis l'autobus traverse le pont Jacques-Cartier, retour à la maison. Le père rentre du travail. Les frère et sœurs, de l'école. Ma mère a remis son tablier de coton. Il y a le souper à préparer, les devoirs, les leçons. Un épisode de *La famille Plouffe* à la télé ce soir-là. Suivi de *Pays et Merveilles,* avec André Laurendeau. La vie retrouve son cours. Fermée la parenthèse. Finies l'escapade romanesque, l'idylle incestueuse. Quelques heures d'évasion où elle a retrouvé un semblant de jeunesse lointaine. Un brin de légèreté, de frivolité. Avant de reprendre le fardeau sur ses épaules. L'attention constante. La patience. Combler les besoins de tout un chacun, les caprices parfois. Le lot quotidien, la routine.

De cela faire écho, par-delà le temps. En ce jour d'anniversaire de ma mère en allée.



ÉCHO — *Orphelin jusqu'au bout de l'éternité*
Tiroir, clé, porte-clé, jouet en bois ;
19,6 x 28 x 25,4 cm

FAMILLE

Après le décès de ma mère, la famille, petit à petit, a commencé à se morceler. Chaque année davantage. Les occasions de se réunir se sont estompées les unes après les autres. On ne célébrait plus les anniversaires des parents, en avril et en décembre. Ni, en juin, la Fête des pères. Ni la Fête des mères printanière. Seules survivaient les retrouvailles de Pâques et de Noël.

Ces rencontres révélaient le fossé creusé. La dislocation. Insidieuse. Irréversible. De leur côté, mes frère et sœurs s'étaient entourés d'une progéniture assurant leur pérennité. Alors que ma condition de célibataire endurci – de vieux garçon, disait-on autrefois – ne pouvait qu'amplifier mon malaise au sein d'une tribu de plus en plus mouvante, tentaculaire. Mes orientations dissidentes et minoritaires rendant la situation encore plus insupportable. Presque saugrenue. Vouloir à tout prix perpétuer une tradition ancestrale devenue caduque dans mon cas. Absurde.

Inévitablement envahie de relents d'enfance à vous ficher le plus sombre des cafards. À vous engloutir dans les tristesses et les mélancolies.

Seule alternative viable : me placer à distance. Modifier l'angle de vue. Jeter un regard neuf, délesté du poids des habitudes ancrées, des coutumes obsolètes. Observer cela, la *familia,* sous d'autres coutures. Reconnaître à quel point elle a changé radicalement en l'espace d'à peine quelques décennies. De la « famille nombreuse » de souche du temps des grands-parents à celle éclatée, reconstituée ou monoparentale d'aujourd'hui. Des liens tricotés serrés, « pure laine », aux métissages les plus variés. De la femme-reine-du-foyer aux nièces travaillant maintenant à l'extérieur, *super women* aux prises avec des horaires impossibles, écartelées entre le boulot, les enfants à mener à la garderie, la maison à tenir, les… conjoints de fait – pas de maris, car on ne s'épouse plus – se défilant de leurs responsabilités paternelles, sortes d'adolescents attardés plus excités à jouer des parties de hockey avec leurs *chums* qu'à s'intéresser à l'éducation des enfants. Ces derniers, ballottés d'une maison à l'autre, une semaine ou un week-end sur deux, clé autour du cou, contraints de s'ajuster constamment au dernier partenaire survenu dans la vie de leur mère. Quant au neveu, il finira, à l'approche de la quarantaine, par s'unir à une Française d'origine asiatique d'où naîtra un poupon de type eurasien aux yeux bridés qui, il n'y a pas si longtemps, aurait fort détonné dans un quartier de banlieue de Lévis !

Vingt-cinq décembre. À l'hôpital, le médecin traitant a permis, exceptionnellement, que notre mère quitte sa chambre et retourne auprès des siens pour le… temps des Fêtes ! Déjà le verdict est connu, tombé :

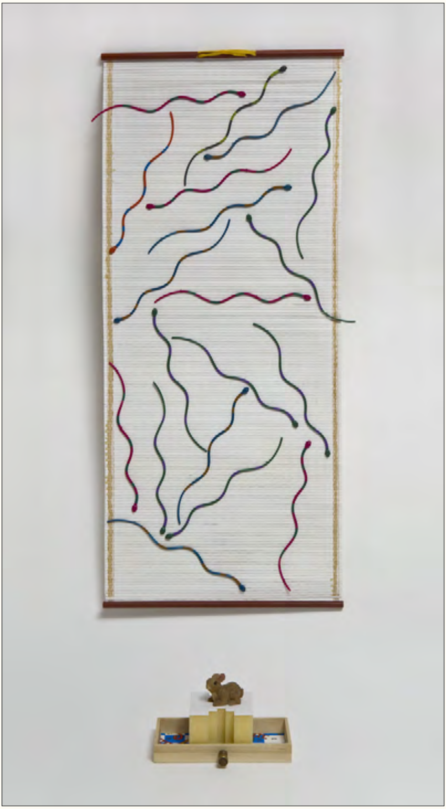
cancer en phase terminale. Son dernier Noël. Tout le monde en est conscient. Chacun s'est demandé quel cadeau offrir en pareille circonstance. Mes sœurs l'ont pomponnée, un peu de rouge sur les joues, une jolie coiffure, vêtue d'une robe de chambre rose garnie de motifs floraux bleu clair. De la tourtière, de la dinde, des petits pois, elle en a goûté un peu. Du gâteau aux fruits dont elle raffolait. Quelques bouchées. Du bout des lèvres. Un effort suprême déployé. Être là. Avec nous. Comme si de rien n'était. Comme naguère. Les petits-enfants, un à un, se sont approchés, lui ont tenu la main. Elle a esquissé un sourire. Minuscule. Quelqu'un a proposé de prendre une photo. Refus catégorique. Ne laisser aucune trace d'elle dans cet état. La décrépitude. Pas de souvenir. Pas de preuves. Plus tard dans la soirée, elle a dit quelques mots. Qu'elle était heureuse d'avoir bien travaillé. De beaux enfants qui avaient bien réussi dans la vie. Comme si elle se parlait à elle-même.

Enfin, elle consentira à la photographie, à revenir sur sa décision : nous faire plaisir une dernière fois. Puis, ce sera le retour à l'hôpital. La morphine. L'unité des soins palliatifs. Puis rien.

Après, la famille, petit à petit, commencera à se morceler.

Sur la photo, il y a un sapin décoré de boules multicolores, de guirlandes. Surmonté d'un ange. À la fenêtre brillent des lumières de Noël dans le soir. Notre mère est assise dans un fauteuil berçant, les jumeaux en cercle autour d'elle. La dernière image. Pour éviter de prendre froid, elle a revêtu une veste de laine par-dessus la robe de chambre. Aux pieds, des bas blancs, des pantoufles. Elle tient la main de l'aînée des filles, posée sur son épaule. L'autre repose sur son ventre. Ses vieilles mains. Veinées, osseuses. Reniées, détestées depuis des années parce que *trahissant son âge. Elle essaie de sourire. Mais déjà ses yeux regardent l'appareil photographique comme on regarde la mort. Une affaire de quelques jours.*

Mais bon, pour les enfants, leur faire plaisir. Une dernière fois.



FAMILLE — *Envahie de relents d'enfance*
Tiroir, objets divers ;
10,1 x 16,5 x 10,1 cm

GREFFE

La perte de l'un de ses yeux est arrivée subitement. Nécessitant d'urgence une kératoplastie. La cornée à greffer prélevée d'un cadavre, un homme d'âge moyen tué dans un accident de voiture quelques heures avant l'intervention chirurgicale. Les traitements post-opératoires demandant des soins assidus, dispensés par le père avec une vigilance de tous les instants. Une patience d'ange. Des gouttes à verser délicatement, matin et soir. Durant des mois. Afin de minimiser le risque de rejet. Peu avant la date butoir, fatidique, le rejet se produit. Constat d'échec obligé. Affliction. Nul recours possible. Ma mère passera les dernières années de sa vie à moitié aveugle.

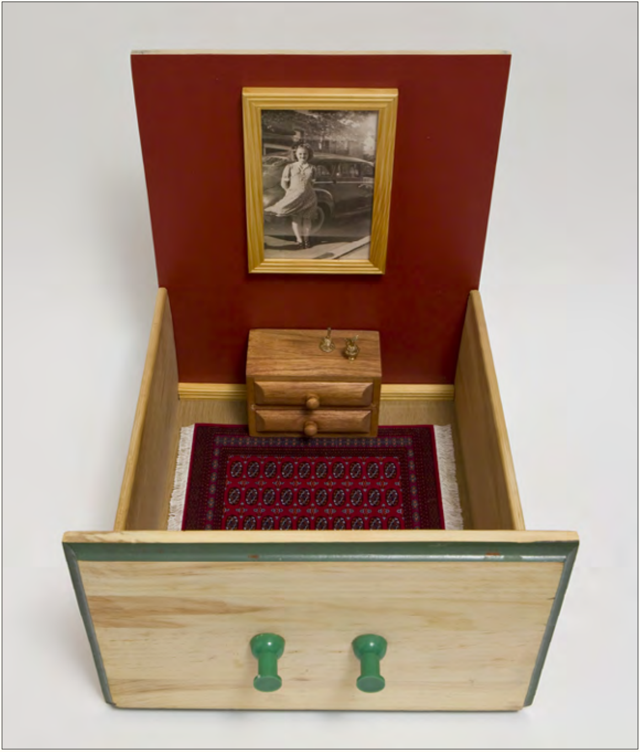
Par moments, cela la mettra hors d'elle. Cette impotence du corps. Elle clame à l'injustice. Ne méritait pas ce coup du destin. Pourquoi elle ? Qu'avait-elle bien pu faire au bon Dieu ? Un pareil châtiment !

Elle perdra, bien sûr, l'usage de sa voiture. Symbole de fierté, d'indépendance. Ensuite, la perte de l'époux. Le désarroi. L'accablement. La descente aux enfers. Ensuite, la perte de la maison. Qu'on a mis toute une vie à payer. Au prix de tant de sacrifices. Là où ont grandi ses petits. Remplie de souvenirs. Intacts. Impérissables.

Elle finira ses jours dans un petit appartement d'une tour d'habitation du troisième âge. En compagnie de ses semblables. Des vieux. Des vieilles. À son image. Elle les distingue à peine, toutefois, à travers le voile qui enveloppe son regard. Un linceul. Les yeux embués de larmes souvent. Coulant sur son visage fané.

Sur la photo, une jeune femme prend la pose. Jolie, bien mise. Les pieds joints, mains derrière le dos. Un coup de vent soulève le bas de sa robe, découvre le jupon. Elle se tient devant une grosse voiture ronde des années quarante. À l'arrière, des arbres et une rangée de maisons collées les unes aux autres. Séparées par des murs mitoyens. En façade de l'une d'elles, au deuxième étage, un balcon en fer forgé surmonté d'un auvent de toile. Je crois reconnaître l'endroit : une section de la rue Gilford, près de la rue Saint-Hubert. Où ma mère a vécu sa jeunesse. J'habite aujourd'hui tout près de là. Le même quartier. Il n'y a pas si longtemps, avec mes sœurs, nous l'avons invitée à une promenade pour qu'elle nous indique sa maison d'autrefois. Au début elle n'était pas certaine. Plus de cinquante années s'étaient écoulées. Puis elle a fini par se rappeler. Celle-là avec le balcon.

Mais l'auvent de toile avait disparu. Emporté par le temps.



GREFFE — *Sur la photo, une jeune femme*
Tiroir, photographie, objets divers ;
37,4 x 29,2 x 38,1 cm

HOMMAGE

Hommage, ici, dans le sens de témoigner du respect.

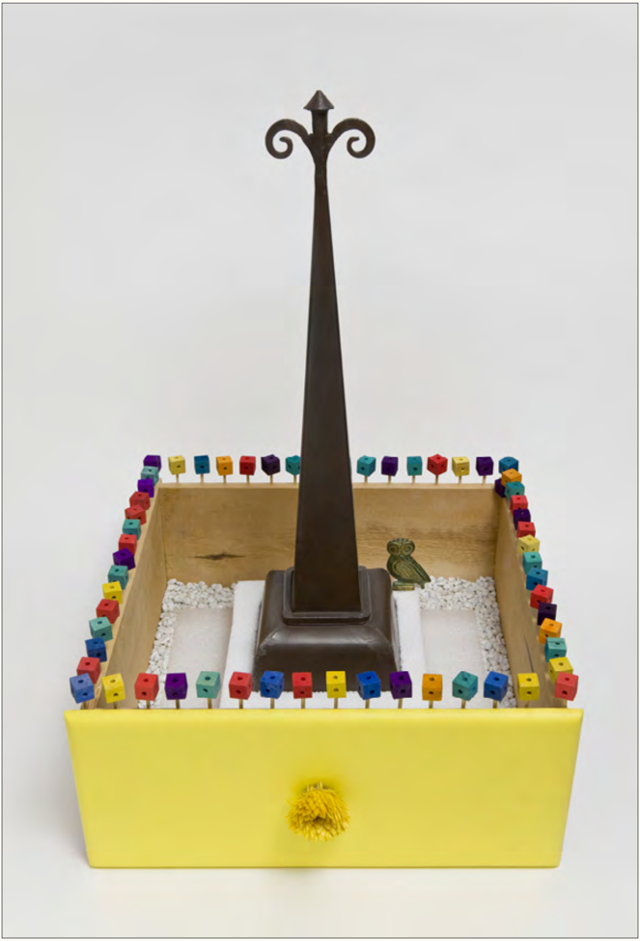
Comme on dit rendre hommage. Rendre, comme retourner. Revenir où l'on a déjà été. D'où l'on est parti : une paroisse laborieuse, un carré de sable.

Rendre, comme payer de retour également. Un tribut. Une allégeance. À une mère. Pour tout ce qui a été donné. La fidélité des jours. Une force tranquille, celle d'avoir fait de son mieux. Tenir le phare, contre vents et marées. Les hauts et les bas. Sans plier l'échine jamais. L'abnégation de soi. Dans l'ombre. Aussi ce qu'elle a transmis, légué. Un art, un amour de la vie. Perpétués. Désormais inscrits dans les gênes des enfants, des petits-enfants. Pour les siècles et les siècles.

Rendre, comme rendre grâce. Avec les mots. Sortis directement du cœur. Étalés au grand jour sur la page. En pleine lumière. Offerts au regard de tous. Afin qu'ils sachent, prennent acte de ce qui a été. Qui continuera à se répandre par leur regard à eux, lisant les lignes. Et par ce geste de lecture, garder frais à la mémoire.

Sur la photo, prise dans ce qui semble être l'angle du salon, un homme assis dans un fauteuil. Sur les bras du fauteuil, ma mère et, événement rarissime, sa sœur tout près. Celle qui, dans la diaspora forcée de la famille, a été recueillie, bébé encore, par un couple d'Ottawa. Qui toujours restera une étrangère, les liens du sang ne suffisant pas à amenuiser la distance les séparant. À combler l'écart qui, inexorablement, se creusera avec le temps. Au point qu'elle ne daignera même pas se déplacer au décès de ma mère. Sa sœur.

L'homme assis, c'est l'aîné des frères. Les visages présentent un mélange de joie retenue et d'étonnement. Devant ces retrouvailles pour le moins inhabituelles. Alors que ma mère et son frère arborent un timide *sourire, rien chez l'autre. Impassible. Figée. Les lèvres légèrement entrouvertes. Le regard éteint, morne. L'Anglaise devenue.*



HOMMAGE — *Tenir le phare, contre vents et marées*
Tiroir, styromousse, acier, bronze, bois, fleur, pierres ;
61 x 40,6 x 39,3 cm

IXE-13

Comme dans la plupart des foyers ouvriers de l'époque, il n'y avait pas de livres à la maison. Sauf de minces plaquettes relatant les « aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens » que notre père enfouissait dans un tiroir de sa commode – et qu'il devait lire en cachette sur ses heures de travail au CNR, tapi dans un recoin de la *shop.*

Illustrée par le dessinateur et caricaturiste André L'Archevêque, la série est signée Pierre Saurel, pseudonyme du comédien et folkloriste Pierre Daigneault, surtout connu pour son rôle du père Ovide dans le populaire téléroman *Les Belles Histoires des pays d'en haut,* de Claude-Henri Grignon. Le premier épisode[*] des aventures de l'agent IXE-13, intitulé *Le Repaire de la mort,* paraît en novembre 1947. Suivi de *La Tigresse, Aux mains de la Gestapo, L'Évasion du D*^{r} *Woodbrock*... Chaque fascicule, qui compte une trentaine de pages et se vend dix cents, met en scène le capitaine Jean Thibault, ex-joueur de tennis réputé devenu membre des Services secrets canadiens. « Bâti comme un colosse, mesurant environ six pieds, regard franc, cheveux coupés en brosse et parlant plusieurs langues, c'est un habile pilote. Il a visité toutes les parties du monde et suscite l’admiration même de ses ennemis ».

Basés sur des événements historiques réels – déclaration de la Deuxième Guerre mondiale, débarquement en Normandie, capitulation de l’Allemagne… – les exploits du héros se superposent à de brûlantes aventures amoureuses, notamment avec Gisèle Tubœuf, qu’il finira par épouser au numéro 585, dans *Perdus dans les Alpes.*

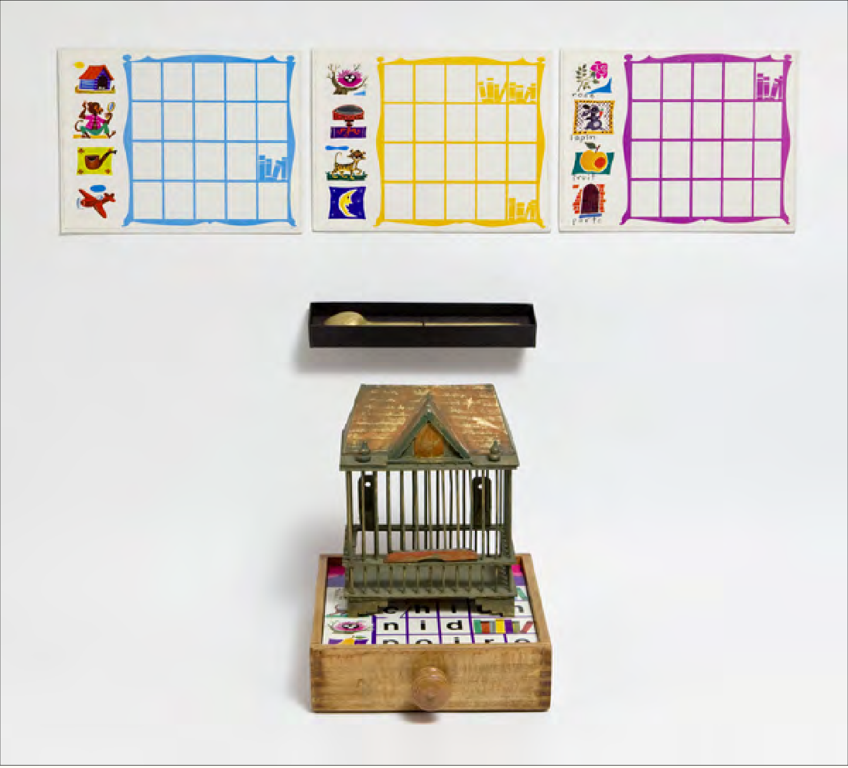
Questions : notre père s’identifiait-il vraiment à ce personnage aux multiples péripéties, sorte d’aventurier à la James Bond avant l’heure ? Alors pourquoi dérober cette littérature à la vue des enfants, lesquels ne découvriront son existence que bien plus tard ? Était-ce, pour lui, une manière de s’évader d’un quotidien parfois trop lourd ? Comme le faisait notre mère avec ses sorties au cinéma.

Je ne saurais, aujourd’hui, trouver de réponses satisfaisantes. Écrire, c’est aussi se buter à des murs. Du secret. Impossible à élucider. Perdu dans les brumes du temps. Emporté dans la tombe. Ne restent que des fragments éparpillés. Ici et là captés. À mettre bout à bout. Comme on essaie, tant bien que mal, de recoller les morceaux d’un vase brisé. Où plusieurs tessons sont encore manquants. Qui laissent des trous, des béances. Qui ne seront jamais comblés.

Mais écrire, c’est également, chaque matin, voir s’estomper puis disparaître le noir de la nuit. Supplanté par la lumière de l’aube naissante. Chaque matin pareillement.

---

* Neuf cent trente-trois autres fascicules seront publiés jusqu’en septembre 1966.



IXE-13 — *Il n'y avait pas de livres à la maison…*
Tiroir, styromousse, carton, bois, coupe-papier, appliques murales ;
26,6 x 20,3 x 20,3 cm

JUMEAUX

Ma mère, au début de la vingtaine, se retrouve avec quatre enfants. Deux couples de jumeaux coup sur coup. Chaque fois, une fille et un garçon. À l'arrivée des premiers, l'euphorie. Elle souligne l'heureux événement en se faisant des tresses dans les cheveux, l'une entourée d'un ruban de couleur rose, l'autre bleu ! À la naissance des benjamins, trois ans plus tard, la liesse bien sûr, mais vite rattrapée par une conscience aiguë de la tâche qui l'attend à la sortie de l'hôpital… Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ! « Comme j'ai été courageuse, dira-t-elle plus tard, surtout que je ne recevais d'aide de personne. Sauf de grand-maman qui montait parfois. Avant de mourir bientôt dans d'horribles souffrances. »

Je revois le second étage de la maison en bois et papier-briques où la famille coule ses premières années. Flanqué d'un tambour à l'avant et à l'arrière, sortes de vérandas vitrées transformées en aires de jeux, les jours de pluie. La chambre des aînés, je la revois, côté cour. Avec les années, elle deviendra la chambre des garçons, les filles partageant une autre donnant sur la rue.

Aussi la glacière dans un coin, qu'un livreur vient remplir régulièrement, le cube de glace coincé dans une énorme pince en métal tenue d'une seule main. Le « guénilloux plein d'poux, les oreilles plein d'poils » tonitruant, lancé au brocanteur ambulant avant de prendre les jambes à son cou et de se cacher au fond de la cour à l'angle du hangar ! La voie ferrée tout près. Le bruit strident des wagons qui nous effraie, nous sort du sommeil en pleurant. Des cœurs à consoler. À bercer. Et des bouches à nourrir, d'autres à allaiter. En même temps ! Des couches – de coton ! – à changer, à laver. À la main ! Quatre fois plutôt qu'une. Des petits corps qu'il faut soigner. Contre les rougeoles, les « picottes », les oreillons.

Transmis immanquablement des uns aux autres. Lors des rhumes d'hiver, les « mouches de moutarde » appliquées sur la poitrine et le dos. La soupe Lipton poulet et nouilles offerte comme consolation. Un des enfants qui, en trébuchant, se mord la langue. Le sang gicle partout. L'amener d'urgence chez le médecin. Mais d'abord trouver une gardienne. Mais qui ? Qui ? L'une des filles revenue de l'école la tête infestée de poux. Le traitement choc dans les cris à fendre l'âme.

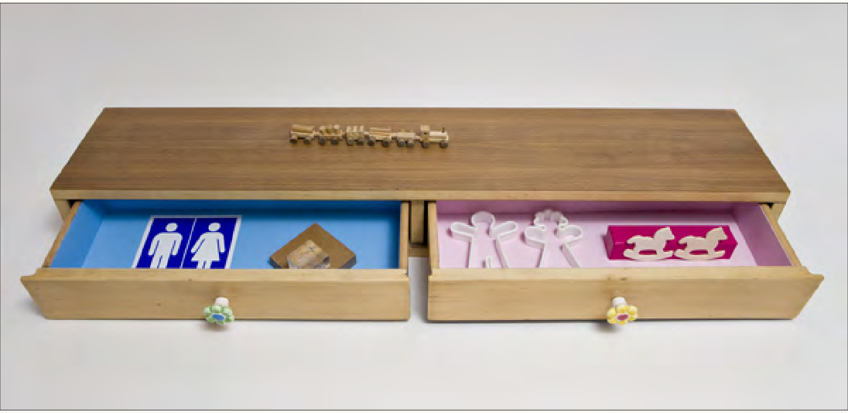
Malgré tout, à la fin de la journée, de chaque journée, le fumet du souper flottant dans l'air, à faire frissonner les narines, aiguisant les appétits. La tablée rieuse. Gourmande à souhait. Quatre fois plutôt qu'une. Le père, à la fin du repas, boit du thé Salada. S'amuse à lancer des ronds de fumée avec sa cigarette. Merveilleux ! Fascinants ! Cela vole au-dessus des têtes, se tord puis s'évanouit.

Les enfants bordés un à un. Pour la nuit. Le calme revenu. Restent la mère, le père. Sentinelles aux aguets. Une jeune femme, un jeune homme. Allègres toujours. Amoureux fou.

Sur la photo, l'homme, cigarette au bec, tient un enfant dans chaque bras. Il s'est placé délibérément à l'écart, le temps que les trois femmes posent devant l'appareil. On dirait Les Trois Grâces. *Au milieu, c'est ma mère. Un dimanche après-midi probablement car tout le monde s'est « mis sur son trente-six ». Sur la seconde photo croquée à quelques minutes d'intervalle, les maris des deux femmes ont rejoint le groupe. Les jeunes hommes cravatés sont accroupis, les épouses debout derrière. La composition fait penser à un tableau de la Renaissance. Avec les chérubins de chaque côté. Des admoniteurs.*

Afin d'attirer le regard. L'attiser. Ils sont habillés de façon identique : chaussures et bas blancs, un bonnet sur la tête d'où émergent des boucles blondes, un chandail à longues manches. Retenues par des bretelles, une culotte courte pour le garçon, une jupe pour la fillette. Une confection de ma mère assurément. Les jumeaux doivent approcher les deux ans. On est en 1946. La guerre est terminée. Depuis quelques mois. L'Europe est en pleine reconstruction. Le Japon également.

Les beaux temps enfin revenus, ce dimanche de printemps, mes parents reçoivent de la visite. Un moment, ils descendent dans la cour. Prendre l'air.



JUMEAUX — *De couleur rose, l'autre bleu*
Tiroir, autocollant, plexiglas, bois, carton, plastique ;
12,7 x 100,3 x 20,3 cm

À la une du journal, on voit des édifices effondrés, des amas de gravats poussiéreux. L'œuvre d'un kamikaze qui, la veille, s'est fait sauter à proximité d'un marché à une heure de grande affluence. Ensevelis sous les décombres encore fumants, des dizaines de cadavres. Des morceaux de corps déchiquetés à des mètres à la ronde. Des hordes de blessés transportés en hâte à l'hôpital le plus proche, visages ensanglantés, vêtements en lambeaux. Une hécatombe. L'horreur à son paroxysme. Provoquée par un tout jeune homme de dix-huit ans à peine. La fleur de l'âge. Qualifié là-bas de martyr. Les nouveaux martyrs de notre temps.

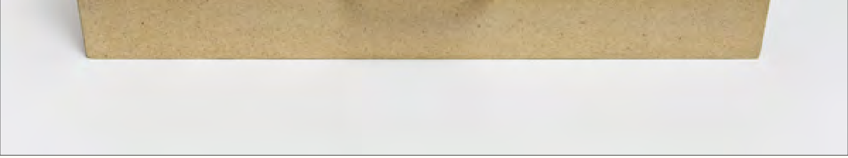
Je ne parviens pas à détacher les yeux du carnage monstrueux. N'arrive pas à comprendre pareil geste, pareil fanatisme. Offrir sa vie pour en faucher d'autres. Innocentes. Parmi elles, certaines plus jeunes que la sienne. Des enfants. Sacrifier volontairement sa propre existence dans un attentat-suicide, la ceinture bourrée d'un cordon d'explosifs. Tuer « ses frères humains » (François Villon) au profit d'une cause à défendre, d'une idée, d'une croyance. C'est impossible à saisir pour moi. Cela serait plus important, plus essentiel que la vie elle-même ? Sa splendeur. Sa fragilité de tous les instants.

En naviguant sur la toile, je découvre que le mot *kamikaze,* en japonais, signifie « vent divin ». Le sens proviendrait d'un fait historique : l'invasion mongole de 1274 dans la baie de Hakata. « Après une journée lourde en pertes humaines, un typhon se leva et rafla une grande partie de la flotte ennemie, l'obligeant à battre en retraite. Les Japonais remercièrent cette intervention de la providence et appelèrent ce typhon ‹ Vent divin ›. »

Tant de poésie dans la terminologie ! Tant d'horreur dans la sémantique !

Durant la Deuxième Guerre mondiale, dix mille soldats nippons sont morts dans des missions-suicide lors des campagnes du Pacifique. L'objectif : écraser son avion ou son sous-marin rempli de charges explosives sur les navires américains et leurs alliés. La majorité de ces jeunes agissaient sous la contrainte. On les surnommait des « malgré-nous ».

J'observe une dernière fois l'image du quartier éventré. Puis pose le journal. J'ai en tête de poursuivre la tâche amorcée : écrire un livre sur ma mère. Telle est ma cause à défendre. Ma croyance. Ma façon à moi de donner ma vie. Alors qu'ailleurs, loin d'ici, des gens continuent d'être embrigadés. Dans le but ultime de tuer. Et de mourir.



KAMIKAZE — *Ailleurs, loin d'ici*
Tiroir, pierre, coquillage, sable, plante, métal, bois peint ;
20,3 x 48,2 x 36,8 cm

LÉGENDE

L'objectif de ce travail d'écriture est de créer une légende. De celles qui sont établies sur des bases historiques réelles, mais transformées par l'imagination. Non pas la faire jaillir de toutes pièces, à partir de rien. Plutôt plonger dans la mémoire, proche, lointaine. En ramener des bribes. Certaines prégnantes encore, inaltérées. D'autres d'une fragilité extrême, presque méconnaissables. À manipuler avec la plus grande précaution. Retenant son souffle. De peur qu'elles ne tombent en poussière. Ne disparaissent à jamais.

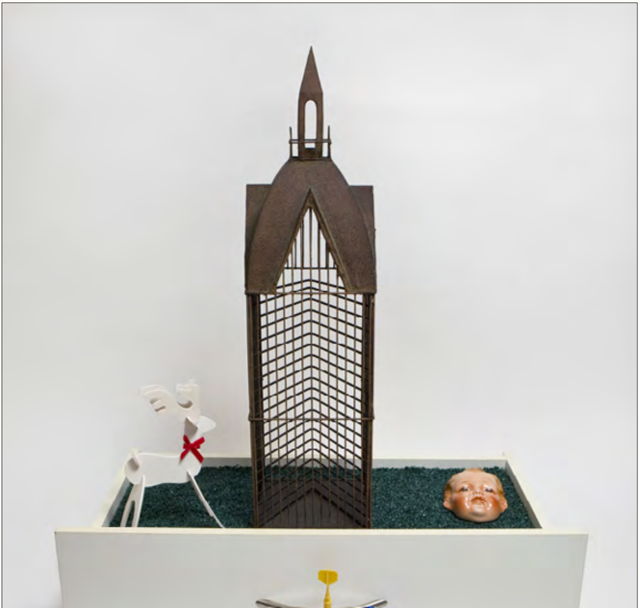
Ensuite les mettre bout à bout. Vingt-six en tout. Pas une de plus. Les règles du genre. S'y plier de bonne grâce. Sans pouvoir présumer de l'issue possible. Réussite ou échec. Peu importe à ce stade. Surtout ne pas s'arrêter. Aucune distraction tolérée. Garder le rythme, la foulée.

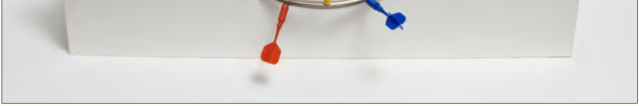
Ajouter un nom au Panthéon, une... fonction : les gestes maternels, tels de hauts faits à consigner.

Nobles. Méritoires. Sous leur apparente banalité journalière. Le destin d'une femme, en souligner l'exemplarité. L'élever au rang de modèle. Illustre. Digne d'imitation. Car, remarquable, elle a été. Admirable. Mère Courage.

Faire œuvre de son œuvre. Afin qu'elle ne connaisse pas l'oubli. Cet avaleur de tout, sans distinction, ni discernement, qui efface les traces, brouille les pistes. Parce que la vie doit continuer, se frayer un chemin. Les événements succédant aux événements. Les générations aux générations.

Pour la durée interminable : à la lettre L, choisir le mot « Légende ».





LÉGENDE — *La mémoire, proche, lointaine*
Tiroir, styromousse, tapis de gazon, dards, bois, porcelaine, métal ;
72,3 x 61 x 29,8 cm

MORT

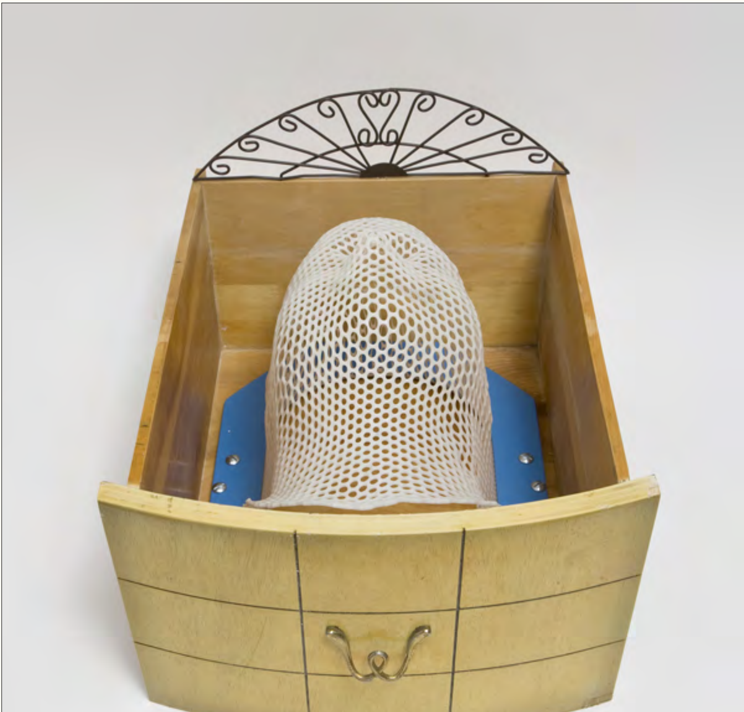
In extremis recourir à l'écriture face à cette situation : la mort de ma mère. Imminente. Voir ce qui agit, ce qui est en marche. Les forces qui la quittent, ses traits défaits. Un peu plus chaque jour. Cet invisible qui lui ronge le corps, qui a été détecté, diagnostiqué. Cette gangrène. Voir le dépérissement progressif. Ses yeux qui nous regardent un moment, fixes et brillants. Appellent à l'aide peut-être. Puis s'éteignent. Tournés vers l'intérieur. Ailleurs qu'ici, ailleurs que nous. Davantage chaque jour.

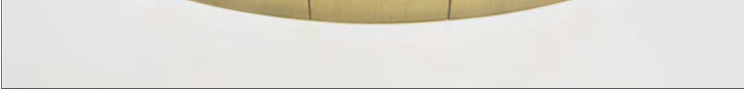
Les paroles qu'elle semble vouloir dire, du creux de son lit. Qui ne parviennent pas à sortir et à arriver dans la vie. Franchir les lèvres pâles. Restent là stagnantes, enfermées dans la tête.

Voir ma mère devenue une vieillarde. Grabataire. Tenter vainement d'imaginer la jeune femme d'autrefois. Sous les traits, le masque cireux. Celle des photographies. Ne subsiste plus qu'un corps frêle, flottant dans une jaquette d'hôpital. Un sourire parfois. Frêle aussi. Une carcasse ratatinée. Le râle qui sourd de la gorge et les paupières tombantes et cette maigreur du cou et cette poitrine creuse et ce ventre gonflé et ces mains osseuses posées sur le drap. Mains inertes au bout des bras, comme des moignons.

On est au chevet. Impuissant. On voudrait hurler de rage. On ne peut pas. Parce qu'il n'y a plus rien à faire que d'être dans l'empathie, la résignation. Endurer le silence qui s'abat dans la pièce.

Soudainement la bouche s'ouvre. Un trou noir. Qui avale tout le visage.





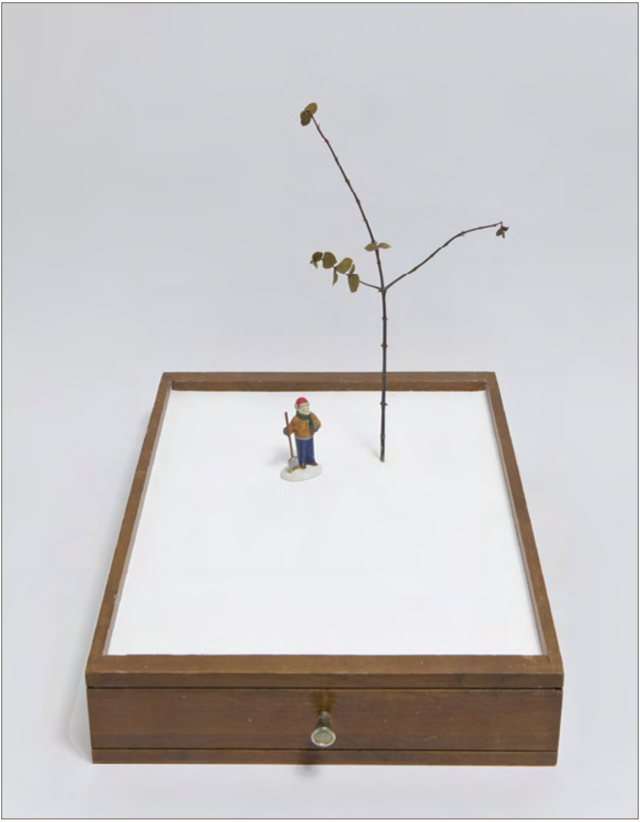
MORT — *Sous les traits, le masque*
Tiroir, masque (oncologie), fer forgé ;
26,6 x 31,7 x 39,3 cm

NOËL

Si ma mère était là encore. Si encore elle était de ce monde, je lui dirais, en cette nuit, lui chanterais tendrement :

> Oh ! Quand j'entends chanter Noël
> J'aime revoir mes jeux d'enfant
> Le sapin scintillant, la neige d'argent
> Noël mon beau rêve blanc
>
> Oh ! Quand j'entends sonner au ciel
> L'heure où le bon vieillard descend
> Je revois tes yeux clairs, maman
> Et je songe à d'autres Noëls blancs…

Sur la photo, il n'y a rien. Seule, à perte de vue, la neige. Un désert.



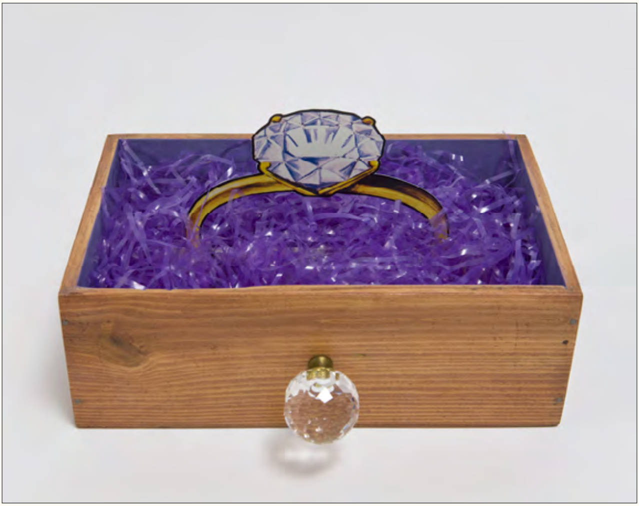
NOËL — *À perte de vue, la neige*
Tiroir, styromousse, branche d'eucalyptus, figurine en porcelaine, plâtre ;
35,5 x 30,4 x 42,5 cm

Faire oraison. Prier. Se recueillir.

J'ai fui la maison, le boulot. Les rigueurs de janvier. Et celles-là aussi de février. La retraite. Me recueillir. Une île sous les Tropiques. La vie quotidienne réglée à la seule cadence de l'écriture. Confinée. Plus de diversion. Ni report ultérieur. Que de l'encre. Du papier. Du soleil. Du sel. De la mer. Que des pages agglutinées. Les unes aux autres. Transcrites ensuite sur le portable. Au fur et à mesure. Nul autre besoin impérieux. Nul désir. Seulement dire ma mère. Une prière. Une oraison.

Sur la photo, plusieurs personnes sont regroupées autour d'une table. Un verre à la main pour un toast. Au bout de la table, recouverte d'une nappe de dentelle, un couple. C'est jour de fiançailles ! La parenté est réunie. Pères, mères, frères, cousins, tantes, neveux, nièces. Au moins trois générations, en majorité décédées aujourd'hui.

Sur la deuxième photographie, il n'y a plus que les célébrés. La jeune femme, une boucle dans les cheveux, tend la main en direction de celle de l'homme qui, solennel, tient une bague entre le pouce et l'index. On dirait un office. Un autel. Les couverts dressés, les bouteilles de vin pétillant, çà et là des branches de fougères délicatement placées. Elles ressemblent aux motifs du papier peint qui couvre les murs de la pièce. L'homme porte un veston croisé très chic, une cravate à pois. Elle, une robe imprimée dont on devine le soyeux du tissu. Si cérémonieux, ils ont l'air. Sans doute est-ce l'émotion. Ou à cause de l'importance que revêt l'événement. Se promettre l'un à l'autre. Par le signe du bijou passé au doigt. Gage de fidélité, d'adhésion. D'ici là qu'arrive le moment attendu, nuptial, de l'anneau échangé. Pour le meilleur et pour le pire. Dans les joies *comme dans les épreuves.*



ORAISON — *Une bague*
Tiroir, plastique, carton, acrylique ;
15,2 x 24,1 x 15,2 cm

PAROLE

Mes parents étaient, selon l'expression consacrée, des gens « de peu de mots ». Question d'époque et de scolarité, certes. Également de classe sociale. En ces temps tout de même pas si reculés, seule une minorité privilégiée accédait aux études supérieures – sans parler du sort réservé aux femmes, les plus audacieuses d'entre elles, ou les plus chanceuses pouvant aspirer à devenir infirmières ou maîtresses d'école. Religieuses peut-être. Alors que les autres, toutes les autres se voyaient cantonnées aux tâches maternelles et ménagères.

Dans ces conditions, peu de place pour la parole, l'art, la danse, la musique. Avec les bas salaires et la ribambelle d'enfants, on est plutôt en mode survie. On peine afin de s'en sortir. Levés à l'aube. On s'attelle. On ne compte pas ses heures. On est vaillants. Les manches retroussées. Du cœur au ventre, épaulant la roue.

Peu de place pour la rhétorique, les grands discours. Mais des gens de parole. Toujours.

LES BIÈRES DU MONDE
h e d o u t v c l
c u c k m b b o e
s e f r l r a j
i e p v y h i d
u c h e e u r m e

PAROLE — *Les manches retroussées*
Tiroir, cartons (Peabody Language Development Kits © 1965 American Guidance Service Inc.), lettrages, coffret L'Aubier (Sainte-Clothilde-de-Horton), mèches à vilebrequin, styromousse, acrylique ;
20,3 x 59 x 17,7 cm

QUÊTE

> *J'écris pour me quitter, aussi pour inventer une maison pour les vivants, avec une chambre d'amis pour les morts.*
>
> Christian Bobin

Ressusciter

Matinée resplendissante. Tropicale. L'appartement donnant sur la mer Atlantique. La flore luxuriante autour.

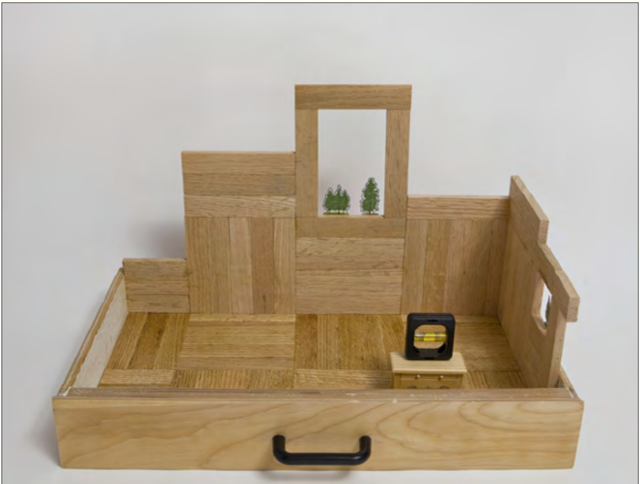
Ma sœur est sur le balcon avec des gens. Ils jasent de choses et d'autres. De tout et de rien. Je ne suis pas avec eux. Je perçois de loin des bouts de conversation. Entrecoupés de cris d'oiseaux. Ensuite, cela s'amenuise petit à petit : le paysage verdoyant, le ressac des vagues, les échanges conviviaux. Devant le travail à faire. Qui est de bâtir une maison. Avec une chambre d'amis pour ma mère.

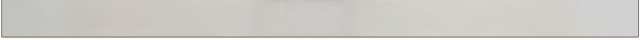
Être en quête de cela : édifier, page après page. Un espace intérieur en forme de livre. Sorti des limbes.

Qui serait somptueux par endroits. Donner lieu à la connaissance. Un creuset. Favorisant les retrouvailles et les rapprochements. Par une mère interposée, gardée en vie de cette manière. Glorieuse.

Sur la photo, une date : septembre 1959. *La famille au grand complet. Les enfants devenus des adolescents. Un souper chez le frère de ma mère. Celui qui est ingénieur, habite à deux pas du Jardin botanique. Le repas copieux achevé, on a l'idée de prendre une photo. Dans l'album, ce sera l'une des dernières en noir et blanc. L'aînée des filles tient une enfant potelée dans ses bras. Sa cousine. Tout le monde rit de bon cœur. Bouches ouvertes, pommettes saillantes. Ma mère plus que les autres, semble-t-il. Comme à gorge déployée. Autour du cou, elle porte un collier de perles. Trop grosses pour être vraies.*

Après, rien ne sera plus pareil. Parce que, c'est connu, rien n'est jamais pareil après.





QUÊTE — *Bâtir une maison*
Tiroir, bois, niveau, papier, vernis ;
28,5 x 45 x 25,4 cm

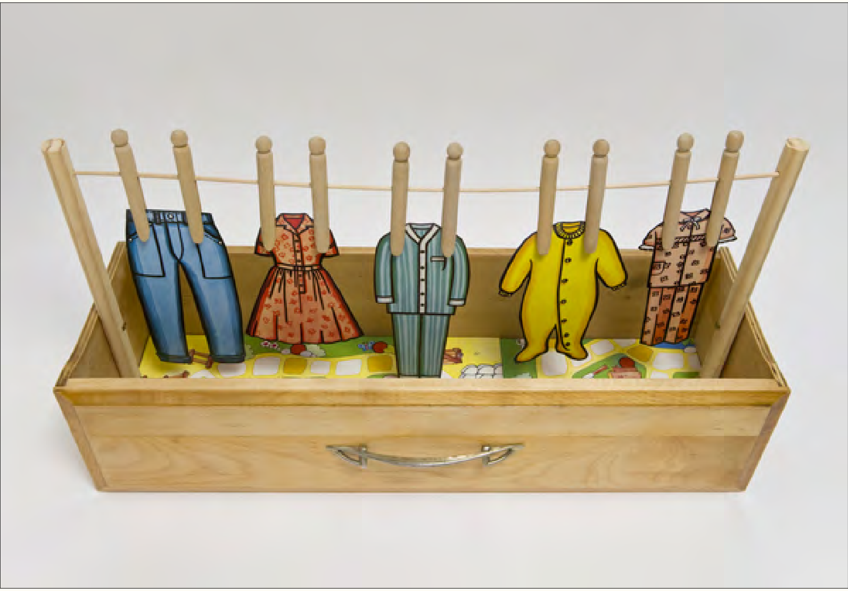
REGRET

Parfois arrive le regret. Sans qu’on s’y attende, sans prévenir. Aucun signe avant-coureur. De très loin il arrive, des profondeurs inconnues. Le sentiment, soudain, de manquer d’air. Qu’on va étouffer. Envahi par une bouffée de néant, brûlante et glaciale à la fois. Logée dans le bas-ventre. D’où elle irradie, se répand. Une force extraordinaire contre laquelle on ne peut rien. Prostré. Plié en deux. Les membres ankylosés. Au bout de son souffle. On veut crier. Ne sort de la gorge qu’un râlement d’agonisant.

Le regret d’une mère. La « perte d’un être cher », dit-on communément. Nous rend inconsolable. Préfigurant notre propre disparition implacable, l’anticipant. Des lambeaux d’âme arrachés brutalement. Le saccage. Le retour à la barbarie. Celle-là des siècles anciens. La vie qui bascule, perd son combat. Anéantie pour de bon, semble-t-il.

Le son de sa voix, vouloir l’entendre de nouveau. Léger dans l’air telle une volute d’encens parfumée. Son regard d’un bleu si pâle, presque diaphane, qu’elle posait sur les gens. Avec clairvoyance et lucidité certes, mais empreint de compassion. Également revoir la délicatesse de ses gestes. Mélange inusité de discrétion et de farouche détermination. Face aux aléas, à l'adversité. Quand le malheur s'abat et que le vent tourne, défavorable. Que s'en vont les enfants. De même l'épousé. Que les forces nous abandonnent avec l'âge. Malgré tout, faire preuve de sérénité. Braver la tempête…

Parfois me revient le regret de ça. La voix, le regard, son éclat, la méticulosité des gestes quotidiens. Pour toujours absents.



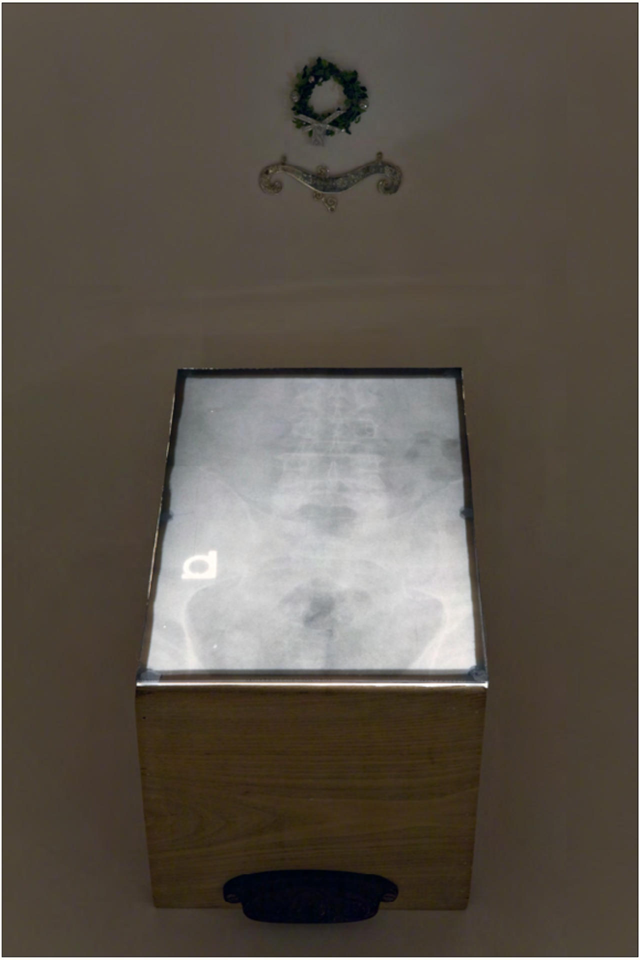
REGRET — *La méticulosité des gestes quotidiens*
Tiroir, bois, jeu de société, épingles à linge, cartons colorés ;
35,5 x 61 x 22,8 cm

SEUIL

Au départ, un élan irrésistible : vouloir atteindre le seuil séparant le vivant de ce qui ne l'est pas. Puis, tenter de franchir cette frontière à l'aide des mots. En remuant ciel et terre. Ramener au monde ce qui a quitté le monde. Cela qui a été, qui n'est plus. Par ce geste impétueux, transgresser. S'avancer jusqu'aux confins. Jusqu'à outrance. L'alchimie des mots. Les bouleversements et métamorphoses qu'ils engendrent. Chacun d'eux advenu sur le papier comme un regain d'énergie tenace. Apte à contrer les affres de la mort. Réveiller la mère en son bois dormant. La sortir de là. « Défiant le soleil et l'immensité* ! » De ce côté-ci du temps, la faire revenir. Parmi les siens tant aimés. Abolir un peu de la distance funeste. Nier que le voyage soit sans retour. Devenir un géant s'il le faut, en cette tâche de réanimation. Tisonner, inlassable, les cendres tièdes et qu'en fusent des brindilles de lumière peut-être. Virevoltant dans l'air. Trouant le noir incommensurable de la nuit.

* Claude Léveillé, « La Légende du cheval blanc ».

À la dix-neuvième lettre alphabétique, croire possible la… traversée du miroir.



SEUIL — *Cela qui a été*
Tiroir, radiographie, plexiglas, lampe, papier, bois, couronne, métal ;
21,6 x 20,3 x 30,4 cm

TÉMOIGNAGE

Le devoir filial de raconter une vie dans un cahier. En guise de témoignage. Non pas rédiger une biographie posthume, ni vouloir exorciser, atténuer quelque douleur, ni se délester d'un poids de l'âme. Simplement consentir à ce qui est, se manifeste. Ce qui doit être. Avec les qualités que je possède – le talent, dira-t-on – qui sont de l'ordre des mots. Du « verbe fait chair », comme j'écrivais dans un livre précédent – un livre qui se sera éternisé durant presque dix ans et qu'il fallait bien terminer un jour afin qu'un autre puisse surgir. Faire table rase. Débroussaillé le terrain, dégagé l'horizon.

C'est à la fin de ce premier livre que ma mère est décédée. Alors est apparue la nécessité de celui-ci. En forme d'abécédaire. Mis en œuvre avec le mot « Amour ». Parce que cette femme, la qualité qu'elle possédait entre toutes – le talent, dira-t-on – c'était ça, d'être amoureuse. Follement. Comme on le perçoit sur certaines photos, une luminosité dans le sourire, les traits sereins du visage. Comme elle le sera jusqu'à la fin. Aimer la vie avec passion. Enjouée, curieuse de tout. Fascinée par les avancées de la technologie, s'exclamant devant tel progrès récent : « Ah ! que la vie est moderne aujourd'hui ! » Comme elle le sera, dans la tour d'habitation pour personnes âgées, veuve dorénavant, de tomber amoureuse d'un dénommé Wilfrid...

Pour le moment, c'est l'entre-deux-guerres. Abandonnée par un père alcoolique, elle a été recueillie par la sœur de ce dernier et c'est dans cette famille reconstituée qu'elle passe sa jeunesse. Au cœur du quartier que rendront célèbre les livres de Michel Tremblay : l'école des Saints-Anges, les ruelles, le parc Lafontaine. La crise économique sévissant, elle délaisse trop tôt les bancs d'école pour le marché du travail : apporter un peu d'eau au moulin. D'abord fille d'ascenseur dans un couvent de religieuses cloîtrées au pied de la montagne. Puis l'atelier de couture des magasins à rayons F. X. Lasalle, à confectionner des manches d'habits. Puis l'usine d'armement approvisionnant les soldats au front.

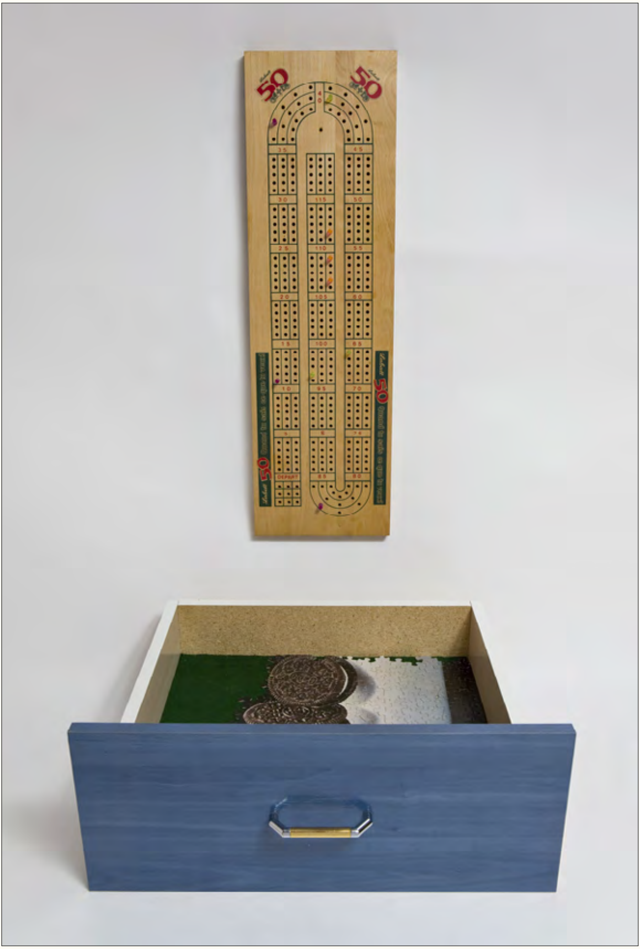
Souvent elle parlera de ces années d'adolescence. De l'affection que lui prodiguent ses parents d'adoption, des soirées à jouer aux cartes ou à écouter la radio en faisant des casse-tête. L'une des tantes en particulier, Rhéa, joue du piano, l'amène au cinéma les samedis après-midi et lui fait de jolis vêtements. Souvent elle y reviendra, comme une façon d'oublier qu'elle était orpheline, qu'il fallait se serrer la ceinture. La photographie d'elle en première communiante – le seul témoignage de cette époque – souvent elle en parlera. Notant à quel point sont magnifiques sa robe et son voile brodés et cousus par sa tante. Comme si, malgré d'avoir été délaissée, malgré de n'être pas dans l'opulence, elle avait été heureuse, entourée d'attentions, de chaleur. Souvent elle en parlera, mais avec une sorte de sanglot au fond de la voix semble-t-il, comme si elle n'en revenait toujours pas que cela ait existé : qu'elle n'avait pas l'air d'une pauvresse et n'avait pas été placée à l'orphelinat comme ses frères.

Une fois mariée, elle continuera de passer des heures devant la machine à coudre. À faire des... miracles avec rien ! Un sens de la fierté qui dépassait la simple coquetterie. Une manière plutôt de contrer l'abandon, la pauvreté. D'être courageuse et de se battre. Une manière d'être en amour. À l'exemple des autres femmes du clan familial, les grands-mères notamment, qu'elle qualifiait volontiers de « saintes femmes ». L'une, du côté maternel, veuve et aux prises avec des fils fainéants ou ivrognes. L'autre devant élever une « trâlée » d'enfants tout en subissant, soumise telle une servante, le caractère irascible d'un mari autoritaire et despotique. Quant à son propre père, il finira ivre mort dans une minable maison de chambres du carré Viger, affalé dans son urine, une caisse de bières à côté du lit. Vides.

Sur la photo, en camaïeu sépia à l'ancienne mode, une jeune fille est vêtue en première communiante. Robe blanche, voile vaporeux sur la tête retombant en cascade autour d'elle comme une brume légère l'enveloppant. Dans la main droite, un livre, un missel sans doute. Dans la gauche, un chapelet déployé sur ses jambes, sagement croisées l'une sur l'autre. Plantée dans un décor très « victorien » à la Sarah Bernhardt, la jeune fille est assise sur un large banc rempli de coussins moelleux. À l'arrière, une fausse fenêtre à losanges, encadrée d'une lourde tenture sombre.

À l'endos, on découvre que le cliché a été pris au studio chez « Allard, artiste-photographe, 1557, *avenue du Mont-Royal Est, Montréal ». Étonnamment, l'image a été reproduite en carte postale avec, écrit en haut dans le coin, « Espace pour timbre ».*

Cette photographie d'elle en première communiante – le seul témoignage de cette époque – souvent elle en parlera.



TÉMOIGNAGE — *En faisant des casse-tête*
Tiroir, styromousse, feutre, casse-tête, jeu de cribble ;
20,3 x 50 x 44,4 cm ; au mur 66 x 20,3 x 1,9 cm

URNE

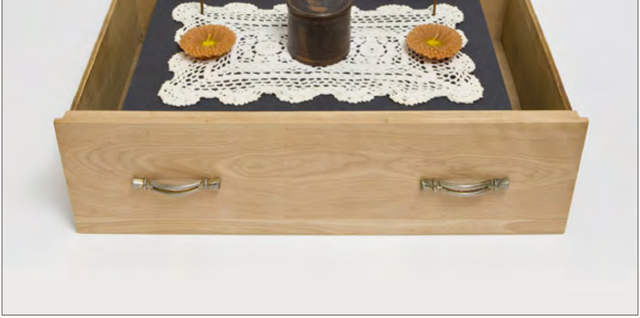
La chapelle du salon mortuaire. L'ultime rituel, nommé liturgie de la Parole. Plusieurs personnes se sont déplacées en cette froide soirée de janvier. Ceux qui restent. La parenté, les amis. J'ai rédigé un « hommage à la mère ». Je sais que je n'aurai pas le courage de le dire à haute voix. C'est mon frère qui s'en chargera. À l'avant, comme sur une scène, des bouquets et des couronnes de fleurs disposés de part et d'autre, une photographie, un long cierge allumé, des bâtonnets d'encens fumant. Sur une petite table : l'urne. La... dernière scène. Celle des adieux.

Vêtu d'une tunique blanche, l'officiant prononce des paroles qui se veulent consolatrices. Tentent de donner du sens à ce qui n'en a pas. À ce qui se déroule. Un ramassis de formules toutes faites répétées inlassablement. De morts en morts. La flamme symbolisant la lumière victorieuse, par-delà les ténèbres. Du bla-bla de circonstance. La veille, on a demandé aux « enfants de la disparue » de choisir des pièces musicales parmi celles énumérées dans le cahier. Le répertoire de la chanteuse-maison. Sa voix vibre dans l'air. À vous arracher les larmes que, jusque-là, vous aviez contenues. Puis la foule s'agite, conviée à se diriger au fond de la salle. Des poignées de mains sont échangées, des condoléances exprimées chaleureusement, des sympathies offertes. Le vase est toujours sur son piédestal. On attend le départ des invités pour continuer la cérémonie. Par petits groupes ils se dispersent, s'en retournent chez eux. Ne restent que les « proches ». Nous voici au columbarium. Le bocal s’y trouve déjà, transporté discrètement par le préposé. La veille, on nous a demandé de choisir une niche. Pour le « repos de la défunte ». Dans son récipient. Sur la centaine qui couvre les murs de bas en haut, nous avons opté pour un emplacement à hauteur d’yeux. Les plus chers. Parce qu’on n’a pas besoin de se pencher. De nouvelles incantations sont récitées, des prières.

Le pot est remisé à sa place. Avec son minuscule tas de poussière grise. On nous assure que la porte vitrée sera scellée dès le lendemain. Nous avons pris le forfait 100 ans. Après ça, l’objet sera sorti de son antre, enterré avec les autres dans la fosse commune. Un champ derrière la résidence. Pour l’éternité.

Épilogue.

(Quelqu’un me raconte cette histoire incroyable : il est désormais possible de chauffer les cendres d’un mort qui se transforment alors en... diamant ! Du pur délire assurément ! Une histoire à dormir debout ! À laquelle, obsédé, je ne cesse de rêver depuis...)



URNE — *Sur une petite table : l'urne*
Tiroir, styromousse, bois, carton, céramique (Chantal Auger, 1972),
bougies, plantes, dentelle ;
48,2 x 55,2 x 34,9 cm

VINGT-SEPT AVRIL

Ce 27 avril 1923. Vendredi.

Fête de sainte Zita, patronne des employé(e)s de maison.

Fin de la guerre civile irlandaise. Frank Aiken, nouveau chef de l'IRA depuis la mort de Liam Linch, et Éamon de Valera, déposent les armes et décident de poursuivre la lutte sur le plan politique.

En Afrique du Sud, naufrage du navire Mossamedes. *Bilan : 237 morts.*

À Thetford Mines, une délégation syndicale rencontre les dirigeants de l'Asbestos Corporation of Canada afin que soient rétablies les conditions de travail des *mineurs. Annexion d'une nouvelle région au territoire de la Palestine gouvernée par la Grande-Bretagne.*

À New York, une maison de rapport est dévastée par le feu. Plusieurs personnes sont brûlées vives.

Offensive des Sœurs de la Providence en vue de recueillir des fonds pour la reconstruction de l'Hôpital des incurables et des tuberculeux.

Le prince de Galles part pour Bruxelles où il représente le Gouvernement anglais au dévoilement du monument commémorant l'amitié belge pour les troupes anglaises durant la guerre.

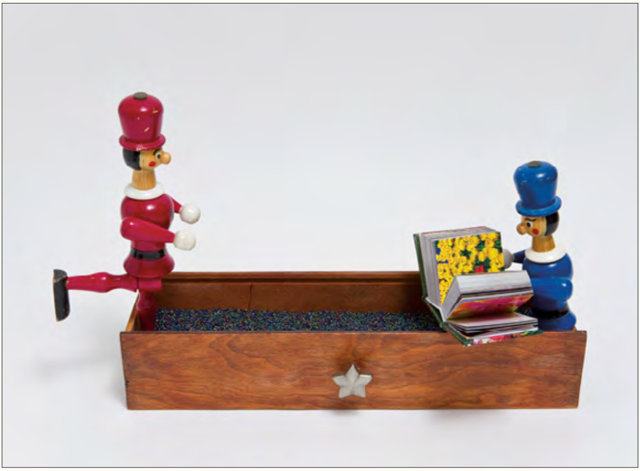
On annonce que les biens meubles de Sarah Bernhardt seront bientôt vendus à l'enchère.

Naissance de ma mère.

Aujourd'hui : anniversaire de la naissance de ma mère. Faut-il révéler l'âge – vénérable – qu'elle aurait ? Elle qui toujours s'y refusait, faisant dévier la conversation, laissant les autres se perdre en conjectures devant son allure jeune et sa tenue recherchée. Jusqu'à prétexter un rendez-vous inattendu, un coup de téléphone à donner lorsque, par inconvenance, on insistait.

Un savon Chanel Nº 5, un bain moussant Neiges, de Lise Watier. Voilà sans doute ce que je lui aurais offert. Et le pain de savon odoriférant, elle n'aurait pas osé s'en servir. Laissé soigneusement dans son emballage. Afin de le conserver le plus longtemps possible. Considérant que ce serait pure folie de faire un usage quotidien d'un produit de toilette si luxueux.

Aujourd'hui : anniversaire d'une disparue. Seul cadeau possible : les mots. Le temps nécessaire des mots en cette journée radieuse d'avril. Insolente avec son ciel étale, sa lumière éclatante. Les bourgeons dans les arbres, les tulipes rouges et jaunes aux parterres. Les jonquilles. Alors qu'il y a tant de gravité dans l'air. De la tristesse. Ces accords de violoncelle à la radio. Alors que c'est le vide partout. À vous arracher le cœur.



VINGT-SEPT AVRIL — *Les tulipes rouges et jaunes*
Tiroir, bois, livre, pantins de bois, billes de rocailles ;
23 x 33,1 x 10,7 cm

WILFRID

Ma mère est entrée dans une résidence pour personnes âgées. Une tour de plusieurs étages située dans la ville voisine, Saint-Lambert. Plus cossue*. À cause de sa vue atrophiée, elle a choisi un appartement au troisième étage. Proche de la rue, ses lumières, son brouhaha grouillant. Qu'elle arrive à deviner un peu de sa porte patio et du balcon. Elle s’est tout meublé en neuf. Seuls quelques objets, ici et là, témoignent des… « neiges d’antan[**] » : les cadres aux murs, les tapisseries au petit point réalisées du temps où elle « avait ses yeux » ; une table d’appoint fabriquée par mon père, habile de ses mains ; de menus souvenirs rangés dans des tiroirs. Un savon Chanel, parmi eux. Embaumant.

Pour la première fois de son existence, elle connaît l’expérience de la solitude. Comme la majorité des autres dans le building. Au début, nous venons dormir dans la chambre d’amis tour à tour, pour assurer la transition, le passage. Ensuite, nos visites s’espacent de plus en plus. Dans l’ordre des choses. Après une sortie, un souper d’anniversaire, nous la ramenons chez elle. Au bercail. La déposons devant le vestibule de l’immeuble. Attendons qu’elle ait trouvé ses clés, franchi les doubles portes vitrées, atteint l’ascenseur dans lequel, s’étant retournée une dernière fois, la main levée, elle s’engouffre. La voiture repart. La scène relève du pur cauchemar. Chaque fois. Déchirante. Une vieille dame laissée à elle-même. Abandonnée à son sort. La déposition. L’engouffrement.

Mais notre mère « aime le monde », comme elle dit. Au fil des semaines, des mois, elle se fera un cercle de copines. Jouira même d’une certaine popularité au sein du groupe. Sensible à son handicap visuel, chacune s’empresse de la guider vers une place libre

---

[*] Saint-Lambert était habitée jadis par les Anglais-riches-et-protestants, tandis que nous faisions partie, à Ville Lemoyne, des francophones-pauvres-et-catholiques, aussi appelés « porteurs d’eau ».

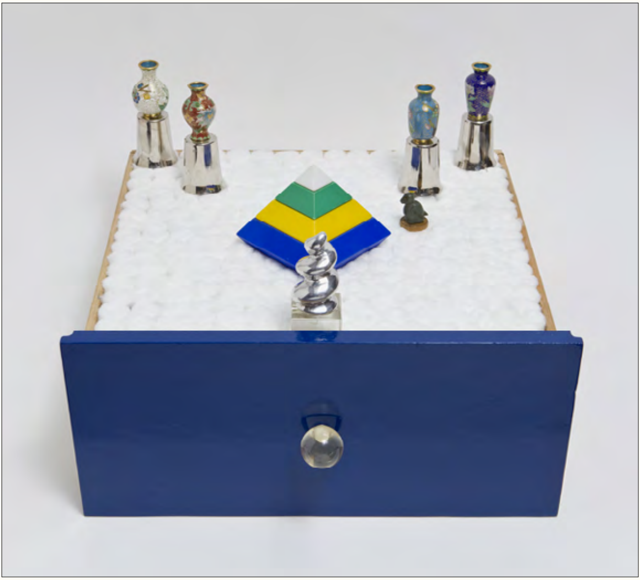
[**] François Villon.

à la pause-café de l'après-midi, ou lors de la soirée musicale mensuelle.

C'est à l'une de ces soirées qu'il osera briser la glace. L'invitera à danser. Un dénommé Wilfrid. Finira par lui révéler son penchant, lui conter fleurette. À quel point il la trouve séduisante, désirable.

Afin de ne pas prêter flanc aux sempiternels commérages des locataires, fort agaçants selon ses dires, c'est en secret qu'ils se fixent rendez-vous. Tout en veillant à donner le change face aux autres, comme s'ils étaient de simples camarades du troisième âge. « Je sais bien que ce n'est pas un don Juan, avouera-t-elle un jour, mais il est très gentil avec moi, très tendre. Il m'apporte du sucre à la crème qu'il fait lui-même... »

Or, une difficulté surgit qu'elle n'avait pas prévue. Le pauvre bougre « souffre du cœur » et les palpitations que lui causent ses avances et les poussées subites de testostérone sont totalement contre-indiquées dans son cas. Ma mère devra bientôt se rendre à l'évidence, entendre raison. Enorgueillie tout de même de savoir qu'elle pouvait encore plaire, pouvait encore susciter chez son compagnon le désir et la folle passion. Ces amours clandestines s'éteindront peu à peu. Ils redeviendront de bons amis de l'Âge d'or. Lui, continuant à la combler de sucre à la crème de son cru. Dont elle n'a que faire.



WILFRID — *Quelques objets, ici et là*
Tiroir, styromousse, ouate, plexiglas, plastique, métal, céramique,
bois, marbre ; 24 x 39,3 x 38,1 cm

X

En mathématiques, la lettre X est généralement utilisée pour désigner une inconnue ou une variable.

Partir de cela. Opérer un transfert. Reconnaître qu'écrire sur sa mère, c'est aussi désigner l'inconnu, le variable. À profusion. Sans formule possible qui puisse convenir, rassurer. En lieu et place, du tâtonnement, des pas feutrés.

Certes, les souvenirs existent. Auxquels on revient, on s'attache. Des balises le long d'un parcours. Mais menus ils deviennent avec le temps, déformés, rabougris. Et ces autres qu'on embellit à coup sûr. À son insu. Le passé revisité. Revu et… corrigé. Avec ses lacunes, ses zones grises. La mémoire, défaillante souvent, ternie. Des brèches où aucune lumière ne pénètre plus.

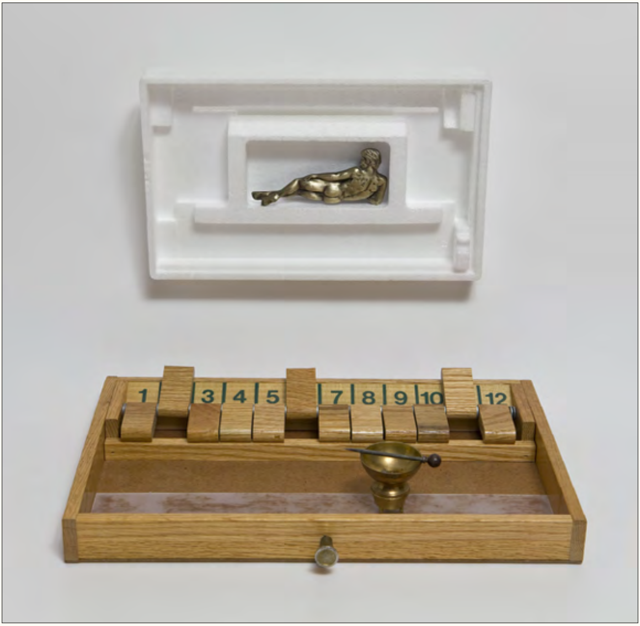
Certes, les photographies existent. Des preuves tangibles à l'appui. Indicielles. Cet instant a bien eu lieu. Cet événement-là. À tel endroit précis. Cela est irréfutable. Les images, toutefois, restent entourées de tant de mystère. Sous la surface de la pellicule lustrée, seule est captée une fraction de seconde. Trop peu. Un déclic instantané dans la trame continue. Un point minuscule, infinitésimal. Montrant l'impermanence de toutes choses. Appelé lui aussi à disparaître.

Ne subsistent alors que de l'inconnu, du variable. À profusion.

Sur la photo, le visage de ma mère en gros plan. Rien d'autre. Sous la photo, découpée dans le journal, la notice nécrologique :

Le 10 *janvier* 2005*, à l'âge de* 81 *ans, est décédée… Elle laisse dans le deuil…*

La seule photo d'elle jamais parue dans un journal.



X — *De l'inconnu, du variable*
Tiroir, plastique, bois, métal, styromousse, boucle de ceinture ;
5 x 35 x 22,2 cm

YOLAND

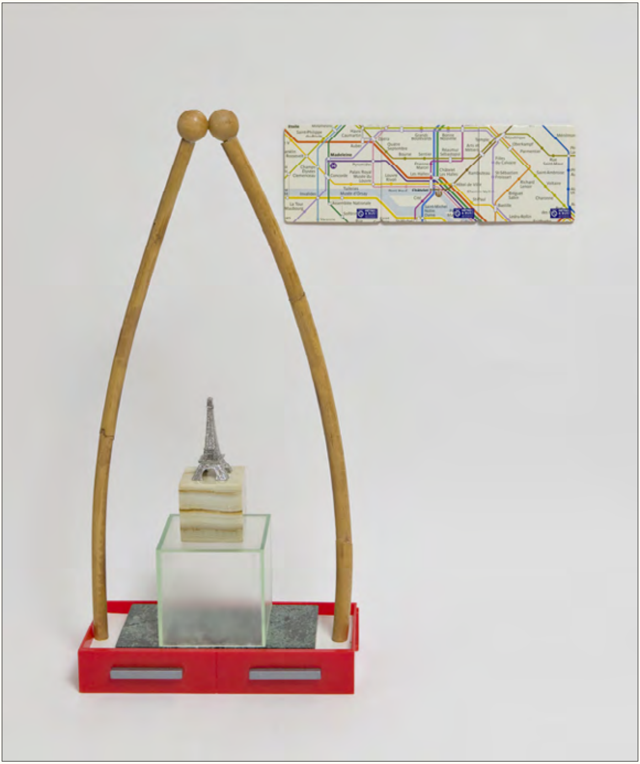
Ma mère adorait Yoland Guérard, basse à la voix puissante. Grand, mince, toujours tiré à quatre épingles, il se produisait dans des opérettes et des opéras, tout en s'adonnant à la chanson populaire, lui conférant une ampleur que ne parvenaient pas à atteindre les chanteurs dits de variétés. Sa prestance, sa stature virile mais raffinée lui rappelaient sans doute que ses frères s'étaient élevés dans l'échelle sociale et pratiquaient des professions libérales, médecin, ingénieur. Tandis qu'elle vivait toujours dans un milieu modeste, mariée à un machiniste peu porté sur le raffiné et le sophistiqué.

Alors quand Yoland Guérard passait à la télévision, le temps d'un « Granada » ou d'un « Arrivederci Roma », elle se pâmait devant lui. S'exclamait, d'un rire espiègle : « Eh bien ! Si un jour j'ai d'autres jumeaux, j'en appellerai un Yoland et l'autre... Guérard ! »

Sur la photo, ma mère pose aux côtés d'un policier. Un policier parisien arborant épaulettes et képi ! Grâce aux bons soins du benjamin, pilote chez Air Canada, elle aura la chance d'effectuer plusieurs voyages à peu de frais. Aujourd'hui, la Ville Lumière, les terrasses de café, l'avenue des Champs-Élysées ! Dont elle parlera d'abondance à son retour. Avec une fierté non dissimulée – plus ou moins partagée par le père dont la timidité et les goûts simples s'accommodent mal de cet univers cultivé à la française. Mais Paris, ma mère l'avait déjà entendu vantée par le fils aîné. Par son frère médecin, également.

Et coûte que coûte elle voulait s'y rendre à son tour. Connaître cette classe, ce prestige ! Au moins une fois dans sa vie ! Pouvoir raconter qu'elle a magasiné aux Galeries Lafayette. S'est baladée en bateau-mouche sur la Seine, après un petit-déjeuner café-au-lait-croissant-au-beurre. Toute une aventure ! Presque une épopée ! Pour qui habite une petite ville de banlieue sans charmes. Sans monument aucun. Rue... Jeannette de surcroît !

Alors, une fois dans sa vie...



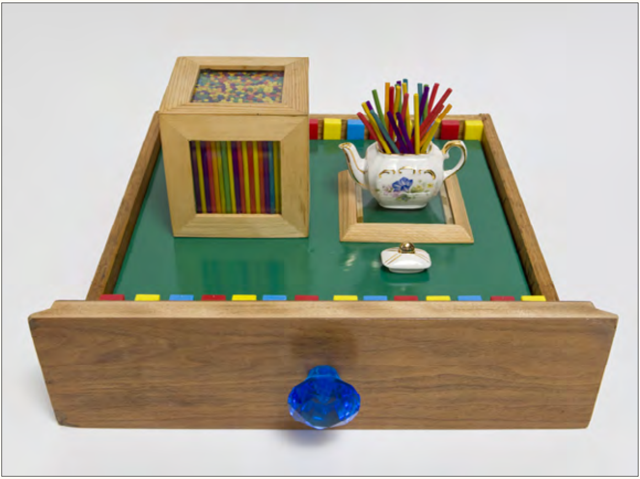
YOLAND — *La Ville Lumière*
Tiroir, bois, marbre, granit, plastique, métal, sous-verre ;
48,2 x 22,8 x 10,7 cm

Sur les ondes de la station radiophonique CKAC, après le *Chapelet en famille* avec le cardinal Léger, c'est Zézette qui s'emparait du micro. À la suite de bruits fracassants de chute et d'objets hétéroclites renversés, elle s'écriait : « V'là l'fun qui commence ! » À la maison c'était un « rendez-vous à ne pas manquer ». On suivait avec assiduité les aventures abracadabrantes de cette fillette tannante qui aimait jouer des tours pendables et en possédait plus d'un dans son sac. Interprété tour à tour par Germaine Lemyre et Jeanne Couët, le personnage tiendra l'antenne plus d'une dizaine d'années, au grand plaisir des enfants. Petits et grands.

Sur la photo, installée près de la table de la cuisine, une partie de la famille est justement en train d'écouter les péripéties de la gamine. Surmonté d'une théière en porcelaine, le poste de radio massif est fixé au mur, où sont également accrochés un calendrier et une horloge électrique indiquant 19 h 06. *Le frérot – surnommé Pompon ! – a déjà enfilé son pyjama, alors que les plus vieux sont toujours en tenue d'écolier. Blouse blanche et tunique pour elle; chandail de laine et* breaches *pour le garçon.*

Ce dernier fait dos à la caméra, le corps tourné vers la mère qui, sourcils levés, l'air taquin, sourit à l'objectif.

Comment ne pas croire au bonheur devant ce... tableau de famille. Cette scène de genre à la Bruegel où des gens simples sont pris sur le vif. Dans le feu de l'action d'être heureux !



ZÉZETTE — *Une théière en porcelaine*
Tiroir, styromousse, carton, plastique, bois, verre, bâtonnets de couleur,
théière Sadler (Angleterre)
20,3 x 40,6 x 33 cm

Postface

POSTFACE À UNE EXPOSITION EN FORME DE RÉCIT À TIROIRS...

Ainsi il y eut d'abord un abécédaire : vingt-six *flashes* sur la vie de la mère, dont une quinzaine augmentés de légendes de photos d'elle absentes, mais de ce fait justement plus évocatrices. Serge Fisette a sûrement lu Roland Barthes et peut-être aussi Hervé Guibert, pour qui telle photo de leur mère, qui aura donné lieu à des pages remarquables, n'aura existé que pour eux-mêmes.

Puis il y eut vingt-six sculptures placées dans autant de tiroirs, les débordant parfois. L'auteur les appelle des « sculptures-installations », en dépit de leurs dimensions réduites. Mais il faut prendre en compte cette étiquette : l'auteur est aussi le fondateur, il y a près de vingt-cinq ans, de la revue *Espace sculpture* qu'il dirige toujours. C'est dire qu'il en a vu passer des sculptures-installations...

On a d'abord eu envie d'échafauder une postface en forme d'abécédaire pour décrire les objets ou pour commenter l'entreprise – par exemple Architectures ou Artefacts, Bricolage ou Brocante, Collage ou Court-circuit, Débordements ou Discrétion, Enfermement ou Énigmes, Fiction ou Fragments, Glissements (de sens) ou Gravité, Haïku ou Hybride, Inventaire ou Invention, Je-ne-sais-quoi ou Jeux, Kitsch ou Kodak, Labyrinthe ou Légèreté, Miniaturisation ou Modestie, Naïveté ou Nostalgie, Opacité ou Ornement, Paraboles ou Prélèvements, Quiproquos ou Quotidien, Rajustements ou *Ready-made* (assisté), Sensualisme ou Surréalisme, Tact ou Transfiguration (du banal), Usure (du temps) ou Utopies, Va-et-vient ou Virevoltes – mais la situation se compliquait à partir de « W »...

De toute manière, ici, l'ordre alphabétique ne tient plus. Le sculpteur-installateur a prélevé, dans le texte de l'écrivain, des segments plus susceptibles que d'autres – mais à ses seuls yeux – de donner lieu à des volumes, de constituer à la longue un livre d'artiste spatialisé. (Bien sûr, la perte n'est pas grande : l'« ordre » alphabétique n'a jamais été ni intelligent ni sensible.) De là, donc, un texte purement visuel – ou presque : restent les titres en guise de modes d'emploi des artefacts, assez déterminants quelquefois – et plus ouvert que l'autre, avec son langage parfois triplement articulé : d'abord à l'intérieur de chaque élément complexe dans le tiroir, puis d'un élément à l'autre dans chaque tiroir, enfin d'un tiroir à l'autre dans l'ensemble de la proposition.

Sur la scène de ces petits théâtres qu'évoque le corpus des tiroirs protéïformes, les objets prennent la pose. Ils sont le plus souvent reconnaissables, mais pas toujours ou pas complètement. En tout état de cause, ils donnent l'impression d'être à la fois dépaysés et profondément à l'aise dans leur décor respectif qui les conditionne autant qu'il est tributaire de leur présence. Tout se passe comme si le sculpteur se contentait de laisser parler les objets, ou mieux de les laisser rêver, après les avoir insérés naturellement dans une sorte de *no man's land* entre des paysages imaginaires et la quotidienneté, dans un va-et-vient entre ces deux « espèces d'espaces » (dirait Georges Perec). Dès lors, le spectateur est convié à réfléchir à la configuration de ses propres compartiments intérieurs, sur ses propres tombeaux, qu'il s'agisse de monuments funéraires ou de compositions en l'honneur des êtres qui lui sont le plus chers ; et, par un cheminement inverse de celui de Serge Fisette, à fantasmer son propre abécédaire... (De ce point de vue, il n'y a pas que l'œuvre intitulée « Les manches retroussées » qui soit interactive !)

Quant aux tiroirs eux-mêmes, l'artiste en propose une sorte d'inventaire. Il connaît assez bien la sculpture pour savoir qu'un de nos meilleurs praticiens de la discipline est devenu véritablement un inventeur à force de dresser des inventaires – utopiques, il est vrai – mais avec des éléments de mobilier domestique : des lits, des tables, des chaises notamment. Les habitacles de Fisette ont diverses formes et diverses dimensions, ont connu diverses transformations, remplissent diverses fonctions ; ils ont même eu droit à un répertoire entièrement repensé de poignées, toujours des objets trouvés mais adaptés, parfois « espièglement », au tempérament de chacune des saynètes. Histoire de signaler, entre autres, la diversité des modes d'appréhension de leur contenu, et peut-être aussi de suggérer que même les objets les plus fonctionnels peuvent avoir des désirs et en rêver à voix haute.

Gilles Daigneault

Abécédaire en forme de mère,
récit de Serge Fisette,
est d'abord paru
aux éditions Les Heures bleues,
en 2011, (ISBN : 978-2-922265-81-1).

Les photographies des sculptures-installations
de Serge Fisette sont de Guy L'Heureux.

isbn : 978-2-89668-600-1
© Serge Fisette et Vertiges éditeur, 2018
– 0601 –